

— Nouveau Le Ministre Pögel

Ammer del aede



[TOEPFFER, Rodolphe]



Rh 233/1



74/588

Noms des Voyageurs, et particularités y-relatives:

- Louis Blondel (de Milan), genre imberbe et incertain. fait de la petite géographie de poche, eux fins de s'assurer la possession des noms propres, qu'il collecte sans les classer. Colloque sur le le petit. Jarret admirable. Digestion accidentelle. Blouse ventrue.
- Nicolas Chrysoscolio (Bucharest) dit le petit. Genre mystérieux et secret. Regard scrutateur et arcanne. Langage chuchotant. attitude observatrice, total petit et peu bruyant. Jarret très bon. Blouse, en vêtu. Secrètement pardoissos.
- Gilles Cuénod (Vevey) genre Svelte, homme d'avant garde, quand il n'est pas du centre. Déguste le vin, panégyrise la Côte et Lavaux; faute de mieux, boit aux sources. Jarret mitoyen. Blouse. étroitement corsée, façon guêpe.
- Noé DuTray (Frankfort) genre Samois. tirant, par les cheveux, sur le Scandinave clair; dit Nal-Strom. Faible avant le repas, euglytre les dentées, et reprend du jarret après dîner. S'éclopse le matin, accablé vers midi, salue le soir, soupe et dort sur le coup. Jarret de beurre les premiers jours; de fer, les derniers. Casquette Hockey. Blouse, deux cannes au besoin, craint les selles en bois.
- Edouard DuSeigneur, (Crest.) genre Soigné, fidèle, complet, avec courroies et appendices. Fait de l'histoire naturelle de poche, et prélude aux Sciences chimiques par des observations microscopiques sur les substances. Homme d'avant-garde, ne fait qu'un avec son sac. Jarret notable. Blouse. dit Mahamelin, mais seulement par Champollion, quand celui-ci prend l'offensive.
- François Fontanelli (Milan) genre Six pieds, dit Grand bel Homme; dit aussi: Avez-vu! Casquette Shalos,

langage mi-mordant, mi-sifflant. méditatif à l'arrière garde; hilare au centre; allègre à la tête; ignore les lois de la propriété; veut la communauté des biens en fait de pommes noix et raisins; gravite vers les vergers, incline aux vignes, se suspend aux arbres fruitiers. Fait tomber involontairement les omelettes sur son assiette et les mange ensuite volontairement, s'égare aux éclopes, rit aux infortunés, dissipe son numéraire et traite sur les mulets quand ils ne sont pas fils uniques. Voyageur dispos et jarret supérieur. Blouse. Prétend que les montagnards allemands lui répondent en français, et n'y réussit pas.

Auguste Grenier (Lausanne) genre svelte aussi. Blouse en gupes. Jarret intermittent. aime la place du coin, les noix et les raisins. Revient sans sa canne.

Rodolphe Gulesco (Bucharest) genre titan, dos fort, mollets cambrés et saillants. Prend l'offensive avec Champollion, et tient notes de ses cuirs, comme aussi de ses harangues nocturnes. Rase gratuitement les bêtes et imberbes, conte des histoires et se tient jovial et content. Porte un sac comme une paille. Blouse.

Alexandre Gulesco (Bucharest) frère du précédent, dit Champollion, dit encore Napolion, dit aussi Lorgeon; genre mathématique, sentimental et logistiqué; Sophistique en marchant et marche en Sophistiquant. Cherche l'heptagone inscrit au cercle en même temps qu'il hante la belle nature romantiquement. Intente des Syllogismes aux habitants des campagnes, et rétorque heptagonalement. Avale des lettres et crache des Syllabes. Constantement attaqué par le précédent et par Mahamelin (Madame Hamelin) se tient sur la défensive, oppose des formules, se barricade derrière des arguments inextricables, et se cramponne aux images. Jarret Supérieur, casquette plane; sac rhomboïdal; torçon circulaire et lenticulaire; Blouse mathématique, figurant deux pyramides tronquées se joignant au sommet. Humeur joviale et enthousiaste.

Henry Hentsch (Genève) genre compatriote, tirant sur l'athlète. Armé d'une pique vise aux troncs, transperce les chalets, tue l'air au vol. Arrêt d'avant garde.

Matthias Hauser (Colmar) dit Goulmar. genre cyclope. Sujet aux infortunes et aux grandes joies. Soigne son avoir, et tient dépôt dans ses poches. est faible et marche bien. Arrêts d'Alsace. Bloué.

Robert Lawley. (anglais de Florence) genre sautoirille tirant sur le héron. Léger et ployant au vent comme un jeune roseau. Ficelé, emballé, ployé et cacheté entre des caisses d'insectes, et des phioles d'esprit de vin. Fait de la petite insectologie en boîtes. Court après les papillons, poursuit les cerfs-volans, et attrappe les capricornes par la queue. Se bouille avec son sac, et se réconcilie avec ses caisses. Bloué.

Montgomery Livingston. (New York) genre Erié tirant sur l'Ontario. Amateur de cannes piquées et bâtons ferrés. Parle sa langue à lui, non pas l'anglais, mais un mélange fortifié de divers idiomes inconnus, habités à la française, prononcés à l'anglaise, conçus à l'américaine, et modifiés à l'helvétique. Se rille des éclopés et tourne les malheurs en allégresse. S'embourbe dans les plaines, devient chamois par les rochers et sommets. Arrêt d'avant garde par nature, de centre par accident, d'arrière garde par le fait. Bloué.

Lucien Martorelli (Naples) genre bruyant et animé. Chante ferme, mange bien, marche beaucoup et ne boit pas mal. Prend l'offensive avec M. Ritter, ou plutôt avec le sac de M. Ritter. n'entend rien non plus à la propriété. Soulage les arbres portant fruit, allège les ceps, et bat les noyers. Avant-train qui prend les devants et entraîne le premier dans les auberges. Bloué.

Henry Mercier. (Paris) genre St Cyr tirant sur le cavalier piteux. Tenue soignée. Trouve son pantalon chaque matin et le fait rapiécer chaque soir. Tire les mulets par la queue et s'en trouve mal. Arrêt bon; Bloué.

Hermann Mümm (Frankfort) dit Chardin. Genre gigantesque, hasardeux, excentrique et anormal. Enjambe les fleuves; méprise les routes battues; fréquente les abîmes; remonte les ravins; foule les brousses, ébranle les chênes, abat les échafauds et s'enthousiasme aux torrents foudroyants. Constamment fatigué, harassé, annihilé, et constamment courant, enjambant, allant, revenant et faisant route double au grand galop. Enfonce dans les noisetiers, s'enfonce dans les déserts, fait

des exclamations inattendues, des gestes violents, et des phrases supergermaniques. Pique les voisins et abat les noix sans s'en apercevoir, préoccupé qu'il est des masses et inattentif aux détails. Casquette velche, Blouse bleue à jabot et manchettes. Télégraphie des jambes durant le sommeil, et broye son compagnon de lit faute de s'arrêter aux détails. Total: Sarrêts excitable, fougueux, élastiques, médiocre dans les plaines mais sublime aux pentes, insou dans les verticales.

Régène Mission (Nouvelle Orléans) genre grave et philosophe. Fréquente l'avant garde, peu peu de haltes, s'incorpore avec son sac. Sarrêt de bon aloi. Blousé.

Henry. Mission (Nouvelle Orléans) frère du précédent. Genre mélancolique tirant sur la gâche. Fréquente le pétit et l'avant garde. Fait des grands pas avec de petites jambes. Sarrêts américains. Blousé.

Henry. Runtén (Francfort) genre silencieux. Tenue mitoyenne, partie germanique, partie anglaise. Marche grave. Blousé.

Georges Stravopodis (Zante) genre Hellène tirant sur le caviar et le raisin de Corinthe. Discute syllogistiquement la marine et les denrées. Prend l'offensive avec Champollion. Admirable dans les cas de disette où on le voit découper un poulet étique, en 29 portions, en telle sorte que tous en ont deux fois, lui aussi, et il en reste. Sarrêts mitoyens qui aime la plaine, et ne craint point les modes de transport. Non Blousé, semble un professeur en petite tenue, au milieu d'écoliers.

Emalis Ghionis. (Hydra) vieux voyageur, l'ancien des anciens de la pension. Genre hulain. Sarrêt de fer. Admirable dans l'art d'organiser les étapes. Part en courrier, trouve huit lits, pour vingt neuf, tout le monde en a, lui aussi, et il en reste. Blousé.

Grégoire Soutzo (Constantinople) genre Bosphore, tenue fanariote, langage dur, sec et muet.

Jamet vif mais peu constant. Prend l'offensive avec Champollion. et lui rétorque à outrance Bloué
Théoring de Sonnenberg. (Lucerne) genre allongé et haut sur jambes. Fréquente le pétit et
sonde ses secrets et son mystère. Jamet excellent. Bloué.

Alexandre Tavan. (Aoste en dauphiné) genre méridional. Se démoralise, puis se remoralise en se frottant les
paumes de la main. Voyage à l'avant-garde, picore légèrement, boit son eau sans vin, et
pêche des grenouilles dans la soupe. Jamet bon. Non bloué.

M^r. André Sagnon. (Genève) genre citadin avec accompagnement de parapluie rose. Prend des lessives.
au corbin durant la route. Disparaît souvent avec M^r. Ritter. Feutre et bloué.

M^r. Elie Ritter (Genève) genre mitoyen (*Niator variegatus*) tantôt tiran. Sur le manufacturier, à raison de
la blouie soumise à des acideurs vineux; tantôt sur le pastoral à raison de son flageolet; tantôt sur
le scientifique à raison de sa boussole normale. Perd sa physique dans les rubans. S'oriente par trois
fois le jour, donne dans le chant-vaudeville, et essaie des rudiments de galope par les routes royales.
Déteste son sac, aime les haltes, préconise les véhicules quelconques. a un ami dans chaque localité,
recherche les clarinettes, fait des lettres de change pour sept francs : cinquante, et fait beaucoup en tabatières.
Jamet à galope. Bloué et feutre

Madame Töpffer (Genève) genre quelque peu bohémienne par les grandes routes. Voyage à l'avant-garde. Dessine chemin
faisant. Jamet de ses chevaux ou mulets excellents.

M^r. Rodolphe Töpffer (Genève) genre arrière-garde, excepté dans les ascensions à pic. Halte dans les forêts et s'in-
forme des distances. Pâtit aux symptômes, et fait des fièvres bilieuses sur les lacs. Combat les Harpes,
résiste aux Porrigandaux et leur donne des leçons sur la propriété. Sort de cible dans les passages neigeux,
de sabot dans les pentes, de jalon dans les plaines. S'embrouille dans les batzen, et se ruine en
tabatières. Parle bref, mais résume long. Caissier, Bloué, et feutre de gris.

C'est tout; plus Jacques Clotus, domestique de la troupe.

Première Journée

Vers six heures du matin, l'affreuse pluie qui toute la nuit a battu les vitres, se calme un peu et bientôt cesse tout-à-fait. Les espérances de beau temps se changent aussitôt en certitudes parfaites, et bien que les nuages descendent jusqu'aux toits des maisons, et que le baromètre s'affaisse dans son tube, on se rit des nuages et l'on se moque du baromètre. Sans il est vrai que le siècle est railleur et la jeunesse risueuse.

Deux véhicules, destinés à alléger les fatigues de la troupe durant cette première journée, sont arrêtés devant la Pension. L'un d'eux est cette fameuse Corbille du Sieur Lacombe, plus fameuse encore; espèce de Corbillard de fête, tiré par deux coursiers ventrus, que guide un cocher, père de famille. Innombrables sont les noces, les baptêmes, les fêtes et les pensions qu'a voiturées cet antique équipage, qui semble un type du bon vieux temps. Bonne vieille! puissiez-vous vivre longtemps encore, longtemps encore voiturer gens joyeux et paisibles, et plus tard achevant vos derniers jours au coin d'une remise, y tomber doucement en poussière.

L'autre véhicule appartenant au célèbre Chevalier de Morneau. Cet homme chevalin a voulu que son propre fils (jeune homme qui a l'idée à droite et la parole à gauche) conduisit lui-même la jument poulinière qui doit nous trainer aux rivages d'Annecy, (Avey selon Champollion.)

Ces deux voitures doivent recevoir sur leurs banes une moitié de la troupe, pendant que

l'autre chemine sur ses jambes. Mais au moment du départ nul n'y veut entrer, pensant qu'il veut mieux marcher à la fraîcheur, pour monter ensuite. Enfin quelques uns se dévouent et l'on part, après avoir pris congé de la maison et de la pauvre classe que l'on marque en passant. C'est le sort d'une classe en temps de vacances que d'être en butte aux brocards et quolibets.

Mais voici qu'à la hauteur de Carouge, une pluie admirable se met en train et tombe par torrents dans le collet des piétons, ressortant plus bas par les talons. Ces Messieurs marchent à la fraîcheur, et sont complimentés en passant par les gens des voitures, sur ce que le Ciel secondant leurs vœux les rafraîchit à souhait. On voit au loin M. Ritter qui donne le bras à la tempête, lui chantant en chemin quelques bribes de vaudevilles mouillées.

Au moment de l'échange des places, la pluie cesse, et nous sortons des voitures secs et réchauffés, pour céder nos places à ces Messieurs mouillés et rafraîchis. La pression les égoutte comme la torsion, des linges de lessive; et ils ne tardent pas à jouir d'une fausse sécheresse qui répand sur leurs visages une fausse gaieté, très semblable à la véritable.

Ordre est donné à M. Ritter inspecteur de la Carbeille de n'être content qu'autant qu'il verra toutes les places occupées, et jusques là de chercher ceux qui manquent, et de ne se donner ni repos ni trêve. Mais en vertu de quelque lésion cérébrale il oublie complètement ses instructions, et il est vu à plusieurs reprises gai, dispos et chantant l'air de Joseph au fond d'une voiture presque vide. Il est content dans la vide, et servir plutôt mécontent dans le plein, et aucune espèce d'apostrophe ne peut altérer le repos et la trêve qu'il se donne. Les tristes réflexions que font nâtre cet état d'incurie, provoquent de grands éclats de rire.

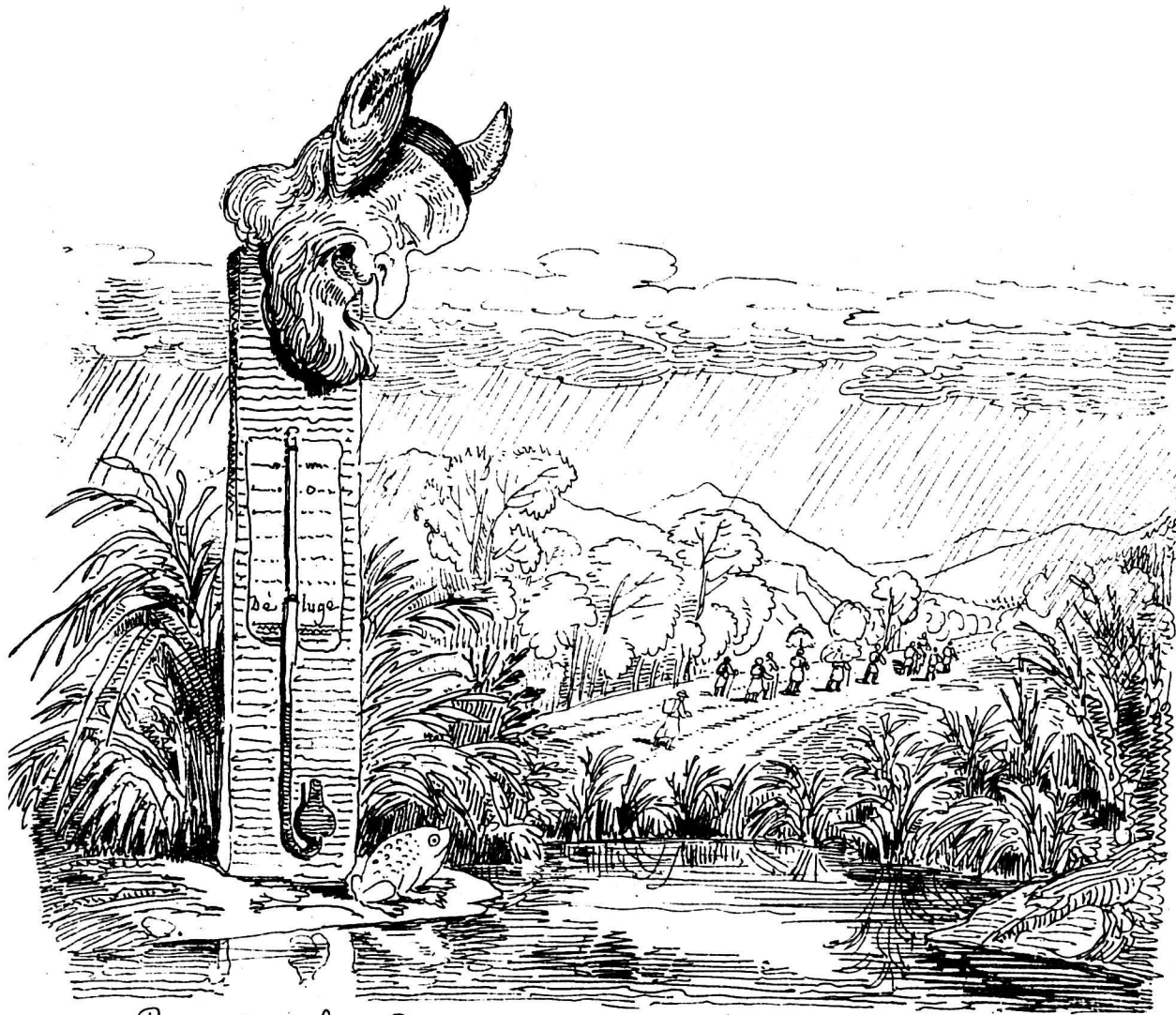
Arrivée à la douane royale où nous sommes traités très débonnairement par Aristide

le douanier. Aristide! car ce douanier extraordinaire, insensible aux appâts de l'or, refuse une pièce de vingt sous que lui offre M. Töpffer. Exemple peut-être unique d'une grande âme cachée sous les querelles d'un douanier.

En approchant de Cruseilles nous avons à fendre les flots d'une pluie épaisse, et plusieurs se repaissant intérieurement d'avoir légèrement parlé du Baromètre, se promettant pour l'avenir une foi implicite et respectueuse pour ses oracles. Ils tombent ainsi dans un barométrisme complet. Baromètre le charlatan en rit dans son tube.

Bientôt toute la caravane est dans l'auberge autour d'un grand feu, en expectative d'une buvette que les estomacs appellent à grands cris. Qui n'a pas connu le plaisir d'arriver affamé et mouillé dans une quinquette où se trouvent feu au foyer et nappe sur table, n'a pas vécu et est à peine digne de vivre. Demandez plutôt à ce milord qui bâille dans sa boîte de poste. De son postillon qui trotte tout fumant sous l'orage, ou de lui qui regarde avec ennui l'averse, lequel est le plus heureux? Mais surtout lequel jouira le plus à l'auberge, lui dans son salon, ou l'autre dans sa salle basse assis devant un flacon? Ne répondez pas avant d'avoir été affamés et mouillés, auprès d'un bon feu et de nappe mise.

La buvette commence. On appelle buvette en langage de pension repas improvisé, repas d'occasion; et comme on n'improvise les repas qu'autant que la faim est là, il s'ensuit que les buvettes présentent toujours le phénomène remarquable d'un appétit aussi vorace que général. Point de dédain pour des mets simples, point de dégoût pour une omelette brûlée, ou une claiette acidulée. Bienveillance pour tout ce qui se mange ou se boit, parfait accueil à toute denrée sans disputer sur la qualité, la



Baromètre le Charlatan ; en rit dans son tube à eau...

lieu d'origine, la perfection des accessoires. Mangé, sans discussion.

Cependant, mais sans perdre un coup de dent, M. George entame le panégyrique du fromage de Crussille. Sur quoi M. Ritter fait la critique de ce même fromage, émettant sur la nature générale des fromages des théories qui sont déclarées fausses et dangereuses par une grande majorité. Malheureusement pendant que M. George discute avec feu, tout son voisinage composé de gens qui vont droit au fait, vit sur son assiette, et pique tous les morceaux qu'il se prépare pour lui-même. M. George s'en étant aperçu se persuade qu'il n'a encore rien mangé, et recommence à nouveau un repas massif qui ne finit qu'au départ.

Après la buvette, l'on détermine une suite de signaux, que M. Töpffer fera entendre selon les occasions, en soufflant dans la corne qu'il porte suspendue à un élégant cordon vert, après quoi les piétons prennent les devants par un temps qui s'essuie, sur nous malheureusement.

M. Töpffer empressé de faire usage des signaux sonne une Diane magnifique. Mais au même moment un troupeau de cavales, qui n'est pas dans le secret des signaux, se met à lui ruer, pétéarader et piaffer en tête et en queue. L'orateur se hâte de terminer son discours au milieu d'une aspersión de boue que lui détachent les cavales, de leurs vieux sabots. M. Chandin, à la vue de cette scène, entre en pétéarade et gambade par la route faisant des sauts de trois mètres.

Après avoir dépassé le pont de la Caille, les piétons entreprennent une fausse spéculation qui les conduit aux grandes cataractes du ciel, lesquelles s'ouvrent sur eux et les noyent à fond. Ils présentent le triste aspect de ces mouches étourdies que l'on retire.

d'un verre d'eau et qui s'en vont les ailes collées aux flancs. Ils sont complimentés par les gens de la voiture, les mêmes qui pour s'être dévoués le matin sont au sec tout le jour, et Baromètre le charlatan, pour trop rire, éclate dans son tube. Il s'en suit ce prodigieux beau temps qui dès le lendemain doit nous accompagner jusqu'à la fin du voyage.

Les voyageurs atteignent bientôt le reuban d'Anneeey qui se trouve être une longue flaque où se mêlent les noirs nuages. Ici M. Mercier commence sa grande manœuvre diplomatique. Apercevant un excellent char qui va nous devancer, il clopine et marche de l'air le plus digne d'inspirer une douce compassion. Le maître du char sent son cœur s'émouvoir, et propose de monter. M. Mercier monte et ne clopine plus.

Au bout du reuban l'on atteint Anneey (Hannu selon Champollion) et au bout d'Anneeey l'auberge de l'Écu de Genève où l'on s'installe aussitôt. Chacun s'occupe de s'ôter son individu, et reparait au bout de quelques instants dans une toilette germanique. En particulier M. Töpffer s'est chaussé de cette paire d'escarpins, déjà illustrée dans les précédents voyages, illustrée, disons-nous, mais non lustrée. Plusieurs vont immédiatement visiter le Palais royal. M. M. Ritter et Sayous partent en chapeau rond et reviennent en bonnet de coton. Enfin une longue table réunit toute la société et la soirée se prolonge à deviser en mangeant, et à boire en devisant.

Chacun gagne ensuite son lit. Quelques uns font des recherches sur les Textes. On appelle Texte en langage de pension..... mais il est des choses qui se sentent mieux qu'elles ne s'expriment. M. Töpffer règle compte avec les hommes chevaliers et trouvant chez l'un d'eux, le fils Chevalier, une disposition remarquable à entrer

dans son idée; il essaie de le dérouter par des digressions légèrement étrangères au sujet. Mais rien ne peut entamer l'aplomb parfait de ce grand dialecticien chevalin. Exemple:

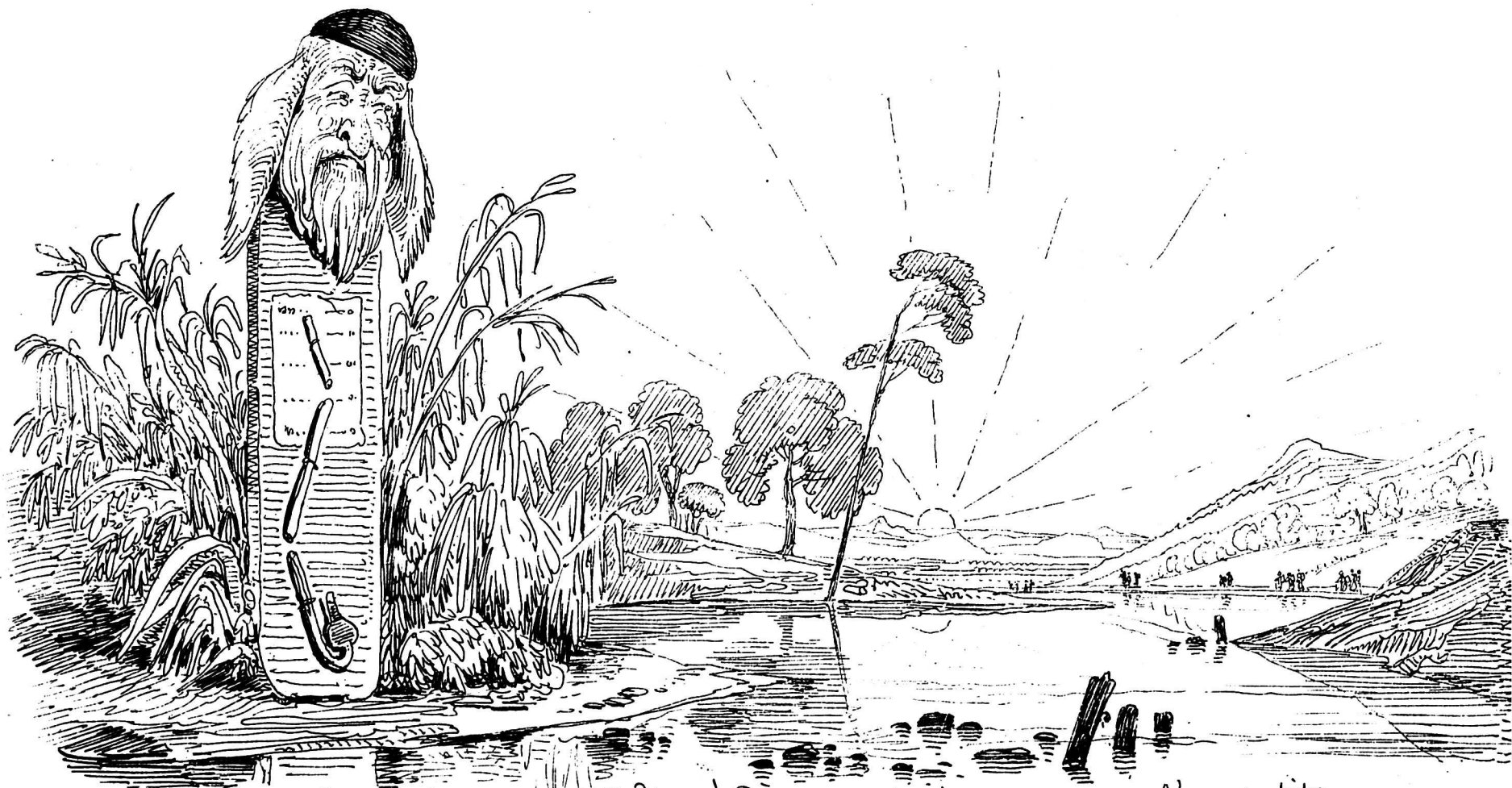
- Cocher, je vais vous payer.
- Oh là oui.
- Par suite des difficultés métriques par rapport aux chevaux.
- Oh là oui.
- Car vous comprenez que l'Estramadure n'y est pour rien.
- Oh, ça c'est sûr.
- Puisqu'ils ont démanché la manivelle en fouissant la mandibule, par rapport aux mauvais chemins.
- Oh là oui. D'autant qu'ils sont mauvais les chemins.
- C'est pourquoi en considérant la longueur de la trachée artère, et comme quoi vous êtes un mortel chevalin de la plus haute capacité philosophique, comme qui dirait un pot de vin...
- Oh là oui...
- Voici votre triquet.
- Ça c'est sûr. Bon voyage. Vous aurez beau temps. Grand merci, etc, etc.

Ainsi se termine ce dialogue remarquable. M^r. Ritter trouve son compagnon de lit établi dans sa couche, en diagonale. Aussitôt réuni à M^r. Töpffer il cherche à démontrer au dormeur les propriétés fâcheuses d'une diagonale perpétuelle, tout en le replaçant dans la droite qui lui convient. Mais le dormeur n'en tient compte, et tout en ronflant affecte la diagonale, et y revient comme l'aiguille au pôle. M^r. Ritter couche en diagonale.

Seconde Journée

Déjeuner et départ de bonne heure. Le temps est radieux, le baromètre enfiévré comme nous l'avons dit et la barcapaile décrit des gyres spiraux à l'ouest. Au moment où la Diane souleva des flots de population accourant sur notre passage, ouvrant des yeux immensément étonnés. Le Sieur Chandin pousse des éclats de voix, enjambe des espaces, et brandit colossalement sa perche contre les arbres des champs. L'on découvre que M. Robert Lawley est encaissé entre une multitude de boîtes à insectes qui lui pendent devant, derrière, en flanc, en queue, en tête et en pieds. La tête souriante du jeune naturaliste sort du milieu de cet encaissement comme celle d'une tortue sort de sa carapace. M. Fontanelli commence à se livrer à ces méditations d'arrière garde qui le signalèrent par la suite. Gai et mélancolique tout à la fois, il poursuit, solitaire, sa route particulière, jusqu'à ce que ramené par quelque élan de sociabilité, en trois sauts il rejoint la troupe et se rit des élopés. M. Töpffer épuisé par les conférences tombe très bas, et s'adonne à une série illimitée de calembourgs sur l'Hôpital où nous devons passer. Il craint que au moins deux personnes les écoutent et en rient sur le temps. L'on dépasse le village de Duing et l'on vient faire une halte auprès de la presqu'île, en face des cimes de la Tournette.

Le voisinage des Rubans de Faverge détermine déjà quelques symptômes précurseurs d'une démoralisation affligeante. Et à la Thuile ces symptômes prennent un caractère plus prononcé. M. Ritter perd sa physique, et prend des flocons d'écume pour belle et bonne neige.



..... Le temps est Radieux! Baromètre enfoncé, comme nous l'avons dit.....

tombeant dans les pièges que lui tendent d'indignes suborneurs. Il commence à se brouiller avec son sac; mais jaloux de conserver une apparence de vigueur, il accepte toutes les galopes qui lui sont proposées, et tombe dans un épuisement pulmonaire qui tourne bientôt en gargarisme adipeux. D'autre part, un Naturel apostrophant M. Champollion lui demande s'il est cordonnier ou tailleur. M. Champollion lui rétorque algébriquement et fait une suite de constructions géométriques, ad hominem. M. Töpffer, épuisé par le calembourg, et surépuisé par le ruban, s'annihile à vue d'œil, perd toute honte et halte à droite et à gauche dans les fossés. Il est vivement inquiété par le sieur Chardin qui, se tenant sans cesse sur la négative, lui répond sans cesse, Boën ti dou, entendant par là dire point du tout. D'où suit une immense discussion philologique qui se poursuit tout le long du fossé.

Voilà Faverges! Voilà Faverges! Ce cri fait presser le pas aux traînards. M. Töpffer sort de son fossé. Faverges n'y est pas; c'est un maudit pour qui masque un ruban à perte de vue. D'horribles brocards pleuvent alors sur la ville innocente, et M. Töpffer rentre dans son fossé. A la fin, des fins, de toutes les fins de rubans nous entrons dans Faverges; mais, manquant la rue de l'auberge, l'arrière-garde va parcourir la grande place et la promenade publique. Ah qu'allaient-ils faire dans cette grande place!

Nous retrouvons l'Hôtesse Mout. Mollard, toujours plus cyclopéenne, et la voie toujours plus filtrée. Buvette palpitante. Absorption titannique. Bruit immense de moulins qui s'entrebroient, et disparition instantanée des plus hauts amas de denrées. Recherches sur les teoctes qui donnent lieu à des éclats de rires tels que les diaphragmes se perceroient comme des tambourins, n'était la couche de vivres qu'on vient de mettre dessus. Après quoi on loue un chariot pour soulager les élopés.

Il est à remarquer qu'en voyage, lorsque l'on est loin, bien loin de tout véhicule, nul n'est élopé, tous ont bons jarrets et cheminent gaîment. Mais dès qu'il y a un char dans la voisinage, ou chaises de char, ou seulement le mot de char prononcé par la bouche royale de M^r. Töpffer, aussitôt prennent naissance les élopés; deux, trois d'abord, quatre ensuite, jusqu'à ce que, de compte fait, il y a vingt huit élopés, qui affirment tous être hors d'état de pousser plus loin. Si l'on ne trouve point de char, aussitôt la vigueur revient, la gaîté avec, et l'on pousse encore quatre lieues le plus facilement du monde. Oh le bon, le meilleur remède de tous que la nécessité!

Deux des élopés ont une cavale en partage. Ce sont M. M^r. Mercier et Stamatis. Le premier prend en croupe les gens, ce qui provoque une remontée de bile chez le guide qui, de loin, voit toute une pension sur sa cavale. Ordre est donné, à son de cor, à M^r. Mercier de s'abstenir.

Nous atteignons ainsi Ugine située dans un vallon délicieux que dore le soleil du soir. Sur la gauche de la route pendent des grappes de raisin d'une beauté à tenter un saint. M^r. Fontanelli qui n'est pas saint fait des petits pates avec le diable, ensuite lesquels il pique par ci, par là, et dévore des yeux quand il ne pique pas des doigts. M^r. Töpffer lui crie des principes de propriété qui font peu d'effet à distance, et finit par lui tourner la tête sur la droite, ce qui réussit tant qu'il y travaille de ses mains. Dès qu'il les ôte la tête tourne naturellement à gauche.

Arrivée à l'Hôpital bus et terre des Calambourgs de M^r. Töpffer. Hôtel superbe; odeur de bon augure dans la cuisine. Le souper est servi, bon, splendide, et admirablement assorti à la capacité digestive des convives. Aucun n'est élopé des mâchoires. Pendant le souper

entre un Orchestre composé de deux dames et trois hommes qui nous jouent, et très bien, les plus beaux airs de Rossini. L'un des hommes, petit bossu visage, à jambe courte et gros favoris, chante des airs buffa, et entr'autres nous régale du grand Caïmacan.

Bientôt l'on va se coucher et un doux sommeil s'empare des 28 élopés. Dans l'après-midi Tavan a trop soupiré. Vers 3 heures, Bal de servantes dans le haut; raquemens dans le bas; ronflements dans tous les sens. M. Ritter est allé coucher chez son Arri, annonçant des longtermes.

Troisième Journée.

Il a été arrêté le soir précédent que la journée du lendemain étant courte, le départ de l'Hôpital n'aurait lieu qu'entre dix et onze heures. En conséquence le lever est tardif; chacun dodeline, et comble de petits soins son individu. Bientôt quelques uns descendent dans la rue et se répandaient dans les boutiques, vont faire ces mille et une petites emplettes de pastilles, cannes, ceintures, citrons et autres importantes bagatelles pour en voyage ou se promet une utilité, des secours et un plaisir infinis. Une affaire Rossolis en gros est entreprise par M. Töpffer et trois ou quatre commanditaires, les-
quels mettent peu de fonds dans la Société, mais saignent de très près la bouteille; de façon que M. Töpffer trouve que la carrière du commerce est rude, et s'en prend à la Belgique et aux protocoles.

Après un excellent déjeuner, nous sommes rejoints par M. Ritter et son ami M.



Grassy qui vient avec la plus aimable politesse nous faire les honneurs de l'endroit et en particulier nous conduire aux Fonderies de l'Hôpital. Là nous sommes reçus par M. d'Espines, ancien élève de l'École Polytechnique, qui nous explique avec autant de clarté que d'obligeance l'usage et l'emploi de chacune des choses qui frappent nos regards. Rien n'excite une reconnaissance mieux sentie que le savoir qui se met affablement à la portée des simples. Or nous sommes 28 simples, M. Ritter ayant momentanément perdu sa physique dans les rubans de Traverge.

Les travaux dont on nous donne l'explication sont ceux qui consistent à exploiter une mine de plomb argentifère. La séparation du métal pris dans le minerai. Celle du plomb et de l'argent. La transformation du plomb en litharge, et le retour de la litharge au plomb, après qu'on en a extrait l'argent. En prenant congé de M. d'Espines nous recevons de ses mains une lettre de recommandation pour l'École des Mines qu nous devons visiter le lendemain.

Retour à l'Hôtel pour charger les sacs et prendre congé. Après avoir cordialement serré la main à M. Grassy devenu notre ami à tous, nous partons pour un temps éclatant qui dispose et prédispose à une joie générale. Abandonnant le bas de la vallée, nous gravissons par le bourg solitaire de Mantiers, d'où les yeux planent sur le cours de l'Isère et ses rives charmantes. Pendant que libres et joyeux nous admirons ces riches campagnes, une voix plaintive sort d'un donjon adossé au roc de ce coteau. C'est un pauvre prisonnier qui du fond de ce cachot a entendu nos voix et implore quelques secours. Chacun vivement touché s'empresse de déposer son offrande dans une corbeille dont l'infortuné nous révèle l'usage. Que ne pouvons

nous lui donner un peu de ce soleil qui nous réjouit, quelque peu de cet air pur que nous respirons!

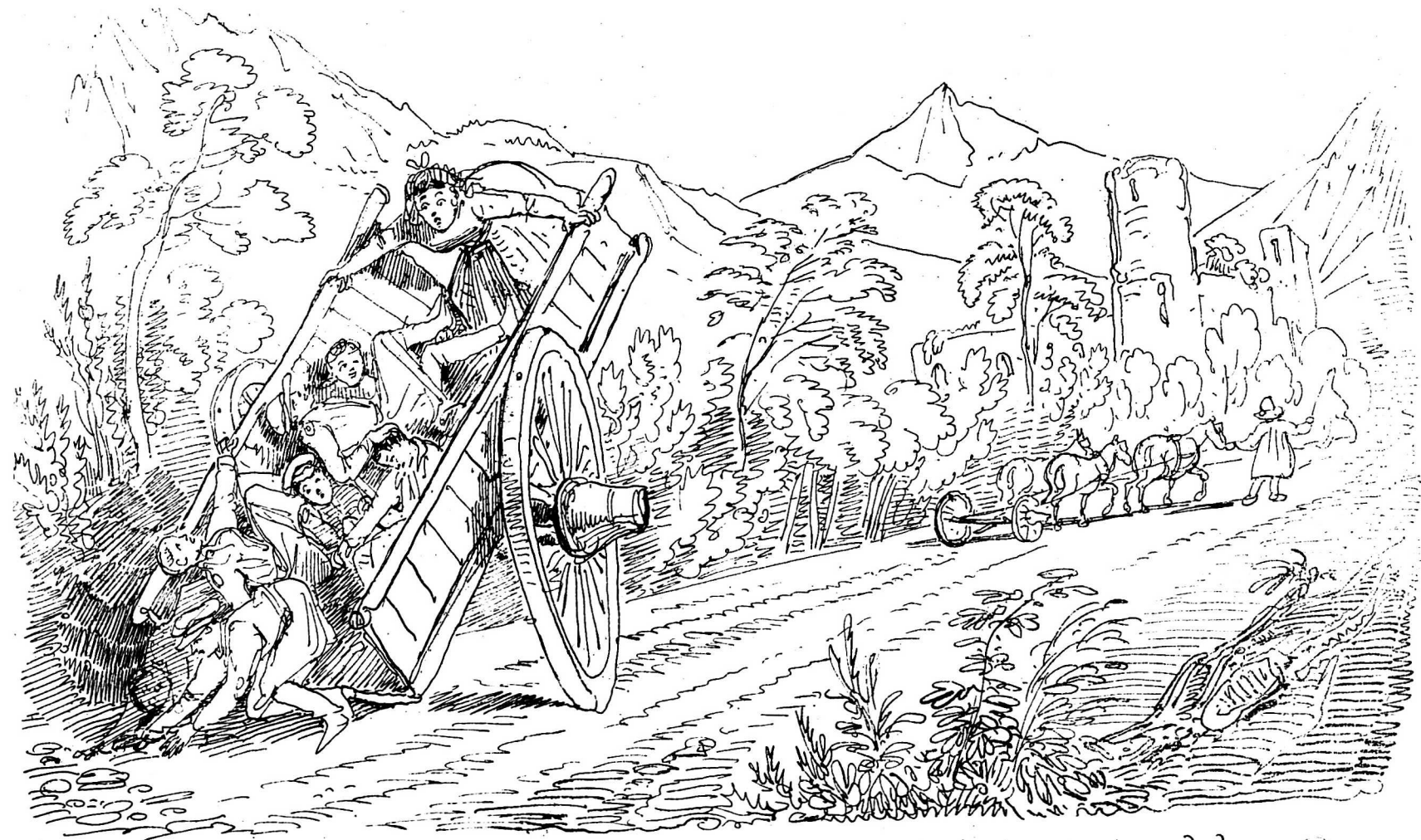
Sur le revers de ce beau coteau, la caravane entra dans une route de tentations inouïes. A droite et à gauche de magnifiques noyers, à gauche et à droite des vignes vermeilles; l'on ne sait où diriger son oeil, c'est à faireoucher un myope. M. Froutonnelle qui n'est pas myope, recommence à pactiser avec Satan, montrant la plus tenace ignorance des lois de la propriété, et ne comprenant en aucune façon les plus simples notions de droit social. Il se cramponne au droit naturel, il veut la communauté, il loue les Saint-Simoniens, parle de l'état de nature, et ne méprise point tant la loi agraire. Arrêté qu'on lui fera suivre un cours de droit avant de l'envoyer de nouveau dans les pays de vignobles. D'autre part plusieurs des voyageurs sont sujets à des crises nerveuses dans le bras droit, d'où suit que leur bâton part par la tangente, gambade par les branchages, retombe avec des noix, qu'ils relèvent ensuite de la main gauche plutôt que les laisser perdre. Dans un de ces accidents le bâton de M. Grenier reste engagé dans l'arbre, et celui-ci, loin de s'en plaindre, s'apprête à le dégager, au moyen d'autres projectiles. Et déjà il se promet une pluie de noix légitimement acquiesces, lorsque deux naturels. M. Grenier s'éloigne par délicatesse, et rejoint la troupe sain et sauf, mais sans bâton...

Pendant que ces choses se passent, l'avant-garde fait connaissance d'un honnête Charbonnier qui retourne aux mines, avec son attelage. Ce bon homme invite les voyageurs à entrer dans son chariot, où il a déjà recueilli une femme qui se rend à Montiers; les voyageurs entrent sans façon et se placent sur l'arrière du chariot qui

bascule bientôt et se sépare du train de devant, au milieu des éclats de rire. L'honnête charbonnier, un peu sourd de nature, poursuit comiquement sa route avec les trois rosses qui goûtent fort cette façon d'aller. A la fin, s'étant retourné, il aperçoit la solution de continuité qui s'est opérée, et se prend à rire, les poings sur les côtés, en homme qui ne rit pas tous les jours.

Messieurs Ritter et Sayous font au centre des associations clandestines et disparaissent souvent pour réparaître mystérieusement, dérochant ainsi leur conduite aux regards, ce qui les expose à d'ironiques apostrophes, auxquelles ils répondent par des fins de non recevoir. Du reste le premier de ces Messieurs rentre en galope pour soutenir les apparences, se gargarisant ainsi jusqu'au fin fond de l'oreillette gauche. Dans ce moment quelques uns se divertissent à inquiéter les élopés dans la personne de leur haresac, sur lesquels ils posent furtivement de gros cailloux additionnels, M. Ritter en prend occasion de développer ses principes sur les sacs.

M. Ritter pense que toute plaisanterie qui s'adresse au sac d'un piéton, choc de canne, ou addition de cailloux, est de sa nature détestable. Il trouve aussi que jamais il ne sent moins son sac que lorsqu'il ne l'a pas sur le dos, s'applaudissant tous les jours de l'avoir pris lorsqu'il ne le porte pas, et faisant un cas infini de toute inconstance qui l'en délivre. Par suite de cette théorie il arrive à conclure que le plus grand défaut du sac est d'être de sa nature portatif, ce qui fait que le sac n'est vraiment aimable qu'à l'hôtel où on le dépose, et rarement en route où sur son dos il repose. Poursuivant ces inductions analytiques, il arrive à l'idéal d'un sac inportatif, d'un sac se mouvant par sa propre force, d'un sac portataire, et arrive



A la fin s'étant retourné, il aperçoit la solution de continuité qui s'est opérée. ☹...

il se met à cheval dessus, et atteint Montiers..... en idée.

Durant le développement de cette théorie l'on atteint le hameau de La Roche, situé au pied de hauteurs couronnées de ruines. Le programme de ce jour ne parlant pas de buvette, chacun a recours à ses ressources particulières; mais impossible, dans ce charmant endroit, de se procurer par argent un seul des excellents fruits qu'on s'y procure quelquefois par vol: comme si la Société y voulait encourager le brigandage. Tout ce qu'on peut obtenir des naturels se réduit à des poires blêtes et du pain jaune; plus, un vin moral. Vin moral, en termes de pension, est un vin qui se laisse peu boire, qui par une honnête acidité qui lui est naturelle, prévient les excès, décourage de l'ivresse, rend l'ivrognerie impossible, et contribue ainsi activement à préserver la moralité des gens.

La route est couverte de bonnes gens des montagnes qui descendent la vallée avec leurs troupeaux. Nous rencontrons aussi des petits garçons de 10 à 15 ans, vêtus de bure, portant le sac, et allant faire leur tour de France. A la vue de deux d'entre eux dont la jolie mine et l'air courageux attirent ses regards, M. Ritter sort sa bourse et dote amicalement les deux petits industriels. Sur quoi M. Töpffer s'attend à voir se réaliser un des contes de Berquin, dans lequel, sous le titre de Vertu récompensée, volontiers un gentilhomme donnant vingt sous à un ramoneur le matin, doit nécessairement être attaqué le soir par plusieurs brigands et sauvé par un ramoneur: Morale Berquine, de laquelle suit que si la récompense vient à manquer, la vertu craint d'être dupe, et noue à deux bouches les cordons de sa bourse pour une autre fois.

Cependant une calèche légère venant à nous devancer, M. Mercier clopine aussitôt, et voit une seconde fois sa diplomatie couronnée d'un plein succès. À cet exemple M. Fontanelli court, vole, dépasse la calèche, et se prend à boiter très bas. Il arrache des larmes à tous les cœurs sensibles, mais hélas la calèche le devance sans seulement lui dire gare. Son infirmité se dissipe aussitôt...

Malgré la beauté de la route, quelques bouts de rubans amènent des syncope de démoralisation qui divisent la troupe en avant, et arrière garde. En queue de celle-ci M. Töpffer commence à halter de temps en temps les pieds dans le fossé. Il se livre à des travaux géographiques tendant à reconnoître dans la carte des erreurs à son avantage. Il affirme que Grand-Cœur, où il est, ne doit pas être loin de Petit-Cœur, où il n'est pas encore, et que très certainement Aigue-Blanche sera indubitablement très près de Petit-Cœur, qui en doit être absolument voisin. Sur quoi il recommence à marcher; mais il trouve la pratique absolument contraire à son ingénieuse théorie, et les distances donnant raison pleine et entière à la Carte de Choix. Irrité contre ce géographe, il commande une halte.

À peine assis, M. Ritter commence une application de l'enseignement mutuel aux échos de ces montagnes, mettant un soin extrême à leur faire prononcer agréablement le mot Pa — ra — fa — ga — ra — mus. À la vue des peines que se donne l'estimable instituteur, M. Töpffer entre dans un rire au dessus de ses forces, et, s'affaissant sur place, roule dans le fossé où il se retrouve étendu, son sac sur l'estomac. Alors le rire se communique à toute l'arrière-garde qui, s'affaissant de même, tombe pareillement en syncope, et

jonche les gazons.

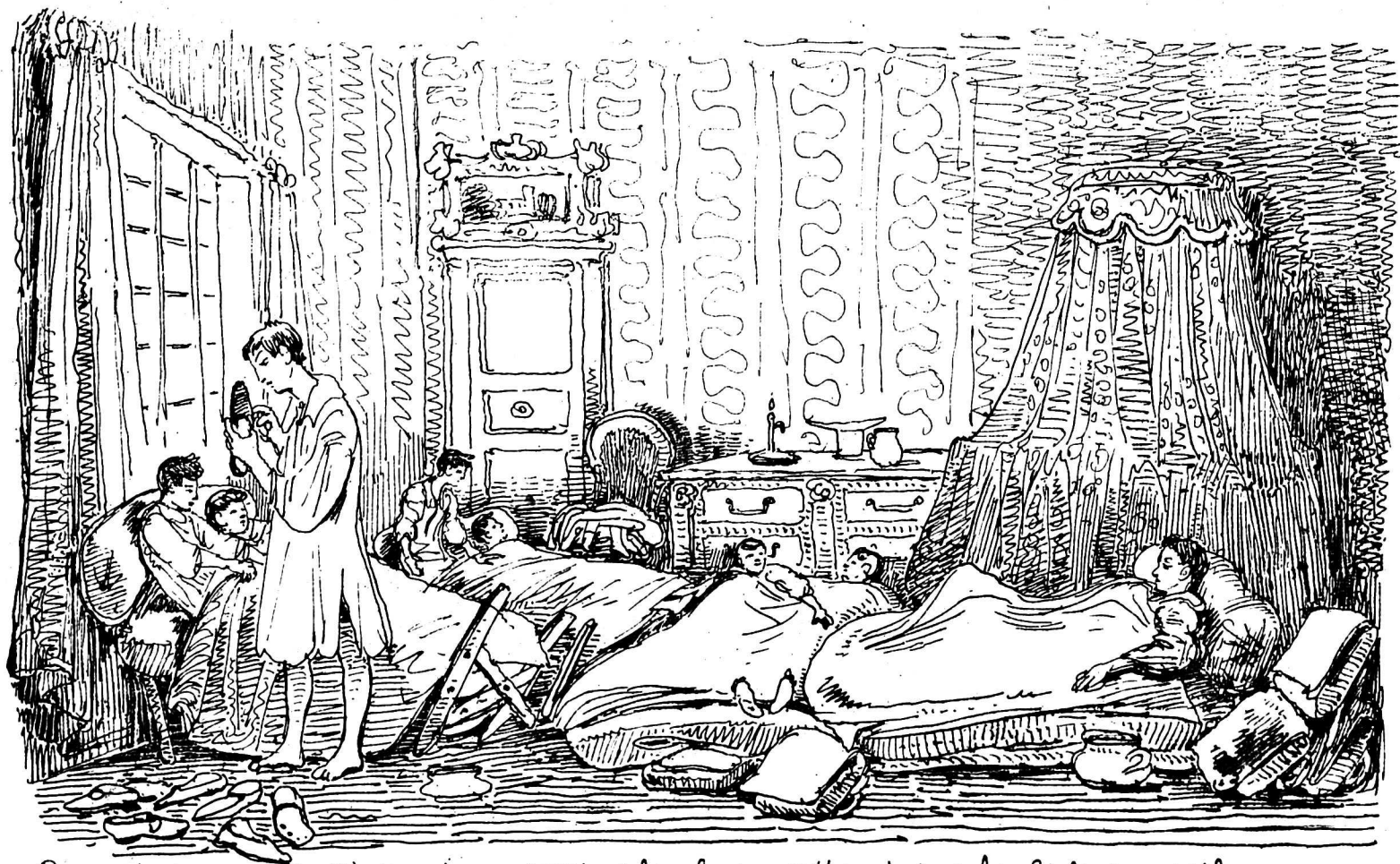
Enfin l'on atteint Moutiers. Aux portes de la ville un voyageur demande à une femme octogénaire combien de lieues jusqu'à Moutiers? A quoi celle-ci répond qu'elle a quatre vingt ans et plusieurs malheurs dont suit le détail.

Arrivée à l'Hôtel chez Genard. Il est de l'espèce sombre, labyrinthique, à escaliers croisés et chambres en viravoutes. Arrêté qu'il ne faut rien approfondir. Cette phrase, consacrée dans le vocabulaire de voyage, signifie qu'il faut plutôt s'en tenir aux grosses apparences, à distance, que pénétrer plus avant dans l'intime constitution des corps, comme draps de lits, par exemple, ou utensiles quelconques. Cette méthode, de bon usage partout, est surtout excellente en Savoie, où l'esprit d'observation doit toujours être laissé sur le seuil de l'auberge pour y être repris au départ.

Comme il est jour encore et que nous avons à voir l'Ecole des Mines le lendemain, l'on profite de la soirée pour visiter les Salines, — puis l'Eglise, où dans un colloque avec le Curé, nous apprenons qu'il y a procession le lendemain. La nuit nous ramène à l'Hôtel, mais surtout le souper.

Souper à deux trains, sur deux tables, ténébreux, pressé, fumant, rieur et indécible; mets bons, abondants, mais sans approfondir. Bouteilles-carafes et carafes-bouteilles. Timbales reculant volailles inconnues, fossiles et autres. Après quoi l'on va se coucher, et ici commence une scène de confusion, de juxtaposition et de rires inextinguibles, principalement dans la chambre des dieux, présidée par M. Töpffer.

Cinq grabats sont disposés les uns par terre, les autres sur des appareils qui cri-



• Comptants par voie d'attouchements, tous les clous possibles, de tous les souliers possibles.....

=ent ou se rompant dès qu'on les touche. On les étire et on tâche de les faire taire par des secrets de mécanique appliquée. Une fois tus et étayés, l'on se couche; mais les grabats s'affaissent en criant comme pores qu'on mène tuer. Explosion de rires. M.
Livingston déclare qu'il sent son jambe long. La confusion ayant gagné les souliers, George se lève et on le perd de vue. Au bout de quelque temps il se recache content, ayant tiré du cahos ses deux souliers qu'il reconnoît en comptant par voie d'atouchement tous les chairs possibles de tous les souliers possibles, jusqu'à ce qu'il ait compté sur les siens le nombre quinze. Explosion. Pendant ce temps Hanser, dit Goulmar qui gise sur un grabat à fleur de terre, lutte avec un petit courant d'air qui lui attaque l'œil gauche. Goulmar fait une pile de sacs qui le préserve admirablement, jusqu'au moment où George revenant de ses souliers la lui renverse dessus. Goulmar se crispe, les sacs sautent et retombent en pluie sur la mosaïque de lits, où chacun attend l'écrasement sous les draps. Explosion. Les pieds des uns chatouillent les côtes des autres, dont la tête s'engrène dans un tirail de commode. Des bruits d'utensiles, suivis de murmures liquides annoncent qu'il ne faut plus fréquenter les sentiers, en sorte qu'on dit: un, deux, trois, dormons! Et l'on s'endort en effet après une heure de rires additionnels.

Quatrième Journée.

Nous sommes réveillés de grand matin par le bruit des cloches et le chant des Litanies. Mettant aussitôt le nez à l'air, nous voyons défiler l'Evêque en habits pontificaux, suivi d'une armée de Curés, que devance la foule qui se rend en hâte aux sacrés parvis. Nous nous hâtons d'achever notre toilette, pour nous rendre aussi à la Cathédrale et y voir officier l'Evêque.

De là passant à l'Ecole des mines, nous remettons notre lettre de recommandation au directeur, M. Canton, qui s'empresse de nous faire parcourir dans tous ses détails l'intéressant établissement qu'il dirige. Nous visitons les cabinets de cristaux, de machines, le laboratoire; mais surtout les travaux de la granulation du plomb qui présentent un intérêt que l'on peut rarement satisfaire, soit à cause du petit nombre d'établissements de ce genre; soit à cause du mystère dont on entoure en certains pays cette fabrication.

Retour à l'hôtel Genard, où nous attend un déjeuner excellent et riche en viveilles. Après y avoir fait un honneur infini, les sacs sont chargés, et l'on part pour le Bourg Maurice, où nous devons atteindre le soir de ce jour le pied des Alpes.

La vallée continue à s'élever, tantôt s'engouffrant dans d'étroits et sauvages défilés, tantôt s'élargissant en belles prairies parsemées de hameaux. Bientôt nous rencontrons une femme agitée qui nous croise en courant. "Dites voir, tous vos autres."

nous cri-t-elle, avez-vous point vu mon chien? Nous sommes assez heureux pour pouvoir lui dire qu'effectivement nous avons vu un chien par le pays, dans la matinée. Elle remercie et court encore.

Chandin toujours plus gigantesque voyant un torrent mugissant au pied d'un roc à pic qui touche aux nues, et sur lequel passe la route, entreprend brusquement une spéculation par l'abyme. Nous le voyons enjamber les monts et les vaucs, et descendre comme un roc détaché des cimes. Sa spéculation le menant droit à l'eau, M. Töpffer s'essouffle à le rappeler à grand renfort de signaux. Chandin rebrousse alors et, pour couper court, tourne à angle droit et gravit une vigne à pic, ayant cepé jusqu'aux genoux, et faisant dégât d'échalas. Autres signaux pour préserver la vigne. Chandin tourne à angle droit, prend par les prés, escalade par les rocailles, diverge par les vergers, furetant bulise par les merveilles, et parvient à la route, après avoir dévasté la contrée. M. Töpffer voudrait se fâcher violemment; mais épuisé par ses efforts pulmonaires, et voyant devant lui Chandin prêt à recommencer, il éclate de rire.

D'autre par M. Ritter commence l'exposition sommaire de son système sur les haltes, système qui se lie avec celui déjà exposé sur les havre sacs, et qui en forme en quelque sorte le complément.

M. Ritter établit que les haltes sous le frais ombrage font le charme des voyages à pied. Il convient qu'il faut avoir marché pour sentir le charme d'une halte. Toutefois il nie qu'une halte une fois commencée doive finir. Mais rencontrant là la difficulté de faire son chemin tout en faisant une halte illimitée, il s'approche de très près de l'idée de voiture. Eludant habilement cette idée dangereuse, il arrive



Il arrive à l'idéal d'une halte cheminante, à mouvement doux et insensible, sans quitter
le frais ombrage



Un Magistrat, grognard, — tabaqueux — l'autre Soupçonneux, muet — le troisième a l'air Tircis.

à l'idéal d'une halte cheminante, à mouvement doux et insensible, sans quitter le frais ombrage, et atteint ainsi le bourg Maurice en idée encor.

Sur ces entrefaites on atteint le joli village d'Aima, célèbre par une buvette accomplie deux ans auparavant et que l'on renouvelle cette fois. Nous nous trouvons dans une chambre haute avec trois Savoyards qui boivent longuement, taciturnement et profondément, à la manière des villageois qui font durer la bouteille, et méditent entre les verres. L'un nous paraît être un Magister. Il est penseur, grognard, cir-
-conspect et tabaqueux par la nez, dessus et dessous. L'autre est soupçonneux, lent, muet, et le chapeau rabattu sur les yeux. Le troisième a l'air Tircis, le langage pastoral, et le chapeau sur l'arrière de l'occiput à la façon de Nicaise.

Pendant cette buvette M. M. Souzo et Dufay qui ont donné des signes d'éclatement plantigrade, affirment être hors d'état de poursuivre. L'on fait à leur intention une recherche de chariots; point: de mulets; pas un. D'où suit qu'ils partent à pied, présentant le pitoyable aspect de deux revenants de la Campagne de Russie. Ils écartent les jambes pour donner de l'espace au centre de gravité, sans cesse compromis par les contorsions du buste, et cheminent appuyés sur deux cannes, par façon de quatre pattes. Mais voici que pendant qu'on les regarde ramper la colline, une lutte conique éclate entre eux, et ils s'élançeraient l'un contre l'autre avec une impétuosité remarquable, n'était qu'ils restent comme cloués en place. Ainsi, changés en arbres, Philémon et Baucis ne pouvoient que se tenir les bras.

L'on continue à chercher des mulets le long de la route; mais sans succès.

A la fin une grosse femme enfourchée sur un petit cheval, consent à louer sa bête, et offre de la vendre pour quarante francs. Aussitôt les deux élopés sont hissés à tour sur l'animal et se reposent la plante des pieds avec dépends d'un autre organe qui goûterait fort l'autre façon d'aller. En effet, dans cette vallée, les selles sont volontiers des bêtes, et les bêtes plus volontiers encore sont de bois dur. (Robur, pour lequel il faudrait un pantalon d'es tripes.)

Peu à peu on découvre les gorges du Petit St. Bernard, et il est déjà nuit lorsqu'on atteint le Bourg Maurice. Nous allons descendre chez Maillé, l'honnête Maillé, très honnête en effet, mais très Suif aussi.

Ici M. Töpffer commence ses affaires dans la partie des tabatières. Il visite ou fait visiter les boutiques du lieu et emplette toutes les boîtes à tabac qui présentent quelque particularité remarquable. On lui trouve une tabatière à mécanique, à secret, qui est bien vite achetée. Mais hélas! impossible de faire jouer la mécanique ou de trouver le secret que l'inventeur a probablement emporté dans la tombe. M. Ritte se livre à des spéculations du même genre, mais de plus poussé par un violent amour des arts et sciences, il fait emplette d'une boussole et d'un flagaoler.

Souper tardif. Lièvre suspect, réputé mataou. Séance académique où est discutée la théorie de la double coloration des neiges, au coucher du soleil. M. Töpffer explique brièvement ses idées là dessus; mais par malheur, ayant voulu se réserver avant de finir, il entre dans une récapitulation illimitée, du poids de plusieurs milliers, et l'on est obligé de réveiller toute l'Académie, pour lui dire que c'est l'heure d'aller coucher.

Mais divers. accident digestif dans l'un des lits, au grand détriment du voisin qui philippise d'autant, mais ne peut réparer le mal fait.

Cinquième Journée.

Le temps est toujours radieux, et pour n'y pas revenir nous dirons une fois pour toutes que d'Annecy à Lausanne (au retour) nous n'avons pas vu un nuage. L'on s'apprête à franchir les Alpes sur les traces d'Annibal; le signal est donné, les sacs hissés, et M. Ritter paraît, pastoralement accoutré de sa muserette, suspendue à un léger ruban (De collo fistula pender). Après une petite heure de marche, l'on atteint le pied des montagnes au village de See où nous prenons deux mulets pour porter les sacs; heureuse application des théories susénonnées. Pendant qu'on charge les sacs, on envoie des courriers à l'avant garde qui, engagée dans un mauvais chemin, chemine vers St^e Croix.

Avec l'un de nos mulets nous nous trouvons nanti d'un guide qu'il faut décrire. C'est un grand montagnard, le plus loquace, le plus actif, le plus bougillon, le plus serviable et le plus importun des hommes, en vertu même de ses qualités. Aucun essoufflement ne saurait l'empêcher de parler à fil continu, aucun refus ni brusquerie, ne saurait l'empêcher de vous rendre mille services qu'on ne demande ni ne veut; aucun raisonnement ne saurait lui faire comprendre que si l'on ne se met qu'un sur son mulet, c'est par prudence et pour être plus à

l'aise; il veut qu'en y soit deux. Il va, vient, revient, retourne, revient encore, parle à chacun et à tous en même temps; sans cesse pendant ce temps de vous diriger par la main, de vous prendre votre sac, et de vous chasser les mouches, en apostrophant les naturels en patois, et sans cesse de tenir son mulet par la queue, tout en lui donnant de la gangle par le ventre. Ça ne vous cache pas, dit-il, que cette jumentasse tant propre inspire des regards d'affection parmi nos gens pour ainsi dire. — Mettez-vous deux. Ne craignez rien. Yeu! Et vous me donnerez votre sac. Car nous approchons d'Annibal, de la roche blanche, veux-je dire. Et puis voyez-vous, sans être instruit on vit dans le pays; de façon, vous m'entendez bien, qu'on connaît les antiquités. Mettez-vous deux. Passez ici. Dites leur voir qu'ils attendent par là haut. Voici le Bourg, là bas, chez Maître. Yeu! Tenez, voici où ce qu'Annibal, voyant les Anglais, leur dévala leur artillerie par les rocs. Laissez passer. Annibal a couché au bourg. Où voulez-vous loger ce soir. Yeu! Chez Jolibois? Laissez-moi faire. La descente est rude. Vous ferez bien, Yeu! de garder mon mulet. Forte bête; huit francs, yeu, et yeu, vous l'avez. Yeu! Etc. Etc. Etc. et ainsi de suite jus qu'à minuit de ce jour et par de là encore.

Pendant ce temps M. Ritter entreprend des spéculations à pie qui, tous en abrégé, le font rester en arrière. A chacune il s'écrit: Je n'en fais plus! et bien-tôt se laisse inciter à en tenter encore quelqu'une. C'est à cette époque qu'il perd son flageolet, ce qui le rejette dans les sciences qu'il cultiva au moyen d'une boussole, prenant l'angle, s'arrêtant, topographiquant, et ne faisant plus rien sans avoir consulté le méridien. M. Töpffer, enflammé par cet exemple, se propose



Tenez, voici où ce qu'Annibal voyant les anglais, leur dévala leur artillerie par les rocs. oooooo



... qui retient son mulet par la queue, dès que M. Fontaselli manifeste la moindre velléité de trotter.

d'acheter et achète plus tard sa boussole de seize sous; mais, victime d'une ressemblance de forme qu'elle offre avec sa tabatière, il attrape toujours celle-ci quand il voudrait prendre le méridien, et ne manque pas d'amener la boussole quand il ne veut qu'une prise de tabac. De cette façon il laisse la science à peu près stationnaire.

La Caravane arrive au hameau de St. Germain, à moitié chemin du sommet. La tombant sur un dépôt de mulets et de bourriques à bas prix, elle se transforme en cavalcade brillante, et gravit à dos d'âne. M. Favon saute tout-à-coup de joie. C'est qu'embêté d'un petit baudet roux, il n'a pas tardé à regretter l'allure pédestre et il vient de revendre son baudet roux à prix courant. M. Fontanelli, entré dans une chaumière, n'y trouve à louer qu'un mulet fils unique, un mulet chéri de toute une famille de pâtres, qui ne peut consentir à le voir enfourcher par un géant de sa taille. Enfin ils cèdent, espérant que les longues jambes du cavalier traînant sur le sol, ce sera autant de moins à porter pour la bête. La propre fille du maître accompagne la monture; qu'elle retient par la queue dès que M. Fontanelli manifeste quelque velléité de trot.

Vers le sommet du passage la Cavalerie met pied à terre et courant aux places de neige qui sont ça et là dans les creux, prépare des manœuvres de manœuvres, et s'embusque parmi les rocs, toute réjouie par de coupables projets. M. M. Töpffer, Ritter et Sayous gravissent la montagne, engagés dans une conversation du plus haut intérêt et sans songer le moins du monde à la foi penique. Je trouve, dit M. Töpffer en se résumant, je trouve qu'il y a plus de danger à vouloir décider sa carrière à l'avance, qu'à Dans ce moment les Carthaginois font



Casse les assiettes après quoi, à l'instar de Périclès, il prouve au Varidale hébété que c'est sa faute.

Vers onze heures tout est prêt. Il ne manque plus que des cuillères, des fourchettes, de l'eau, des serviettes, du sel, et le souper. Le guide transpire à fil, casse des assiettes, porte des fourchettes à ceux qui demandent des verres, et de l'eau à ceux qui demandent du sel, le tout en parlant des Cures, et en marchant sur les pattes de son chien qui le suit pas à pas dans toutes ses circonvolutions. Le chien hurle et le Vandal commence à hennir.

Enfin arrive une soupe d'un genre à réveiller le rire. On la mange cependant, à la fourchette, faite de cuillères, lorsque M. Tavan croit y pêcher une grenouille. N'approfondissez pas! s'écrie-t-on. On n'approfondit ni ne mange. Arrive le guide qui, posant un plat dit: Je vous ai bien dit que je vous ferais souper. Parbleu j'ai reçu la tempête là bas. C'est égal. Tenez, voici de la ratatouille, c'est une carbonnade. On vous fait un sambayon. Je vas partir. Si les Cures y viennent. On leur demande trente francs; et il sort parlant toujours.

La carbonnade se trouve être une tripaille charbonnée, que l'on essaie de tordre et avaler. Pas moyen. Entre le chien du guide qui l'avale toute entière. Les convives montrent des visages divers, les uns creusés par la faim, les autres affaiblis par le rire, et la casquette de Chandin éteint une lumière en chutant sur un plat. Arrive le Sambayon qui est avalé sans approfondir.

Après ce souper mémorable, on se lève vers minuit pour aller dormir. Mais aucun lit n'est prêt. Chacun court la maison cherchant des gens fatigués qui veillent bien lui faire son lit. Quelques uns le font eux-mêmes. D'autres châtient dans les pois chiches, pendant que les moins éveillés s'endorment debout par les récoltes. Enfin

Fatigués et affamés, nous demandons à grands cris chambres et souper.. On nous répond en nous menant promener par d'immenses corridors où sèchent du foin, des pois et toute une récolte. Ces corridors conduisent à des chambres, mais elles sont fermées à clef, et les clefs sont toutes à l'extrémité opposée du corridor, où on les va prendre une à une pour les essayer une à une. Après trente huit essais consécutifs, opérés sur chacune des 15 serrures, les portes finissent par s'ouvrir; mais par plusieurs s'échappent des miasmes qui profitent de l'occasion pour sortir et nous remontent au passage. Ordre est donné de ne rien approfondir, et seulement d'opérer des ventilations artificielles qui purgent les chambres aux dépens des corridors. Après quoi on insiste pour que le souper ne se fasse pas trop attendre. Mais les hôtes et hôtesse sont taciturnes, lents, quoique farouches si on marque la moindre impatience. Prélude des malheurs qui nous attendent.

L'on va visiter l'endroit, acheter des piques; l'on cause et l'on regarde la carte, mais rien ne peut tromper la faim qui aboie sans cesse. Comme vers neuf heures il n'y a encore aucune apparence de souper, on nomme des députés qui partent munis d'instructions pour faire un tour de cuisine. Les députés reviennent bientôt rapportant qu'ils ont été reçus comme des rôdeurs de nuit, et n'ont vu qu'un grand feu entouré de gens lugubres et taciturnes, assez semblables à des ombres qui s'occuperaient de l'ombre d'un souper. Indignation prolongée. On nomme d'autres députés chargés de questionner.

Les nouveaux députés rapportent de mauvaises nouvelles. Ils ont voulu questionner, mais aussitôt les gens lugubres sont devenus acries et farouches, en sorte que

réduits à se taire, ils ont regardé du coin de l'œil et n'ont vu que des coquilles d'œufs à côté d'un plat vide. Indignation concentrée. Chaudin paraît menaçant; M. Töpfer tâche de calmer l'assemblée, Fontanelli éclate de rire.

Dans ce moment entre le guide et le moulinet recommence. Il nous explique d'abord qu'il s'est absenté quelques instans par rapport à quatre curés qui négocient pour se faire porter eux et leur calèche démantée de l'autre côté des Alpes que nous venons de franchir. — Mais vos mulets sont trop fatigués, lui dit-on, pour recevoir des gros curés, et cette nuit encore! — Laissez faire, répond-il, les mulets reposent l'hiver et travaillent tout l'été. Il faut qu'ils soient demain au labourage. — Mais il faut qu'ils mangent. — Pas besoin, dit-il, ces paresseux là mangent tout l'hiver en rentiers. — Mais ça ne les soutient pas pour l'été. — L'été, dit-il, l'été, ils ne mangent que le dimanche.

Idée nous vient de faire de cet homme notre député. Laissez-moi faire, dit-il, et il part pour la cuisine. On entend dans la bas des collisions et un bruit d'activité avec accompagnement de moulinet. Bientôt le guide revient radieux, ramenant un homme farouche qu'il a subjugué en ne lui donnant pas le temps de parler. Image de l'éloquence subjuguant la force brutale.

Le Vandal se tient une pile d'assiettes et une nappe, et roule des yeux tigres sur toute la compagnie pendant que le guide, sans cesser de pérorer à fil, le pousse vers la table, l'invite à la mettre, l'aide activement en déchirant la nappe et cassant les assiettes à force de zèle. Après quoi, à l'instar de Péricles, il prouve au Vandal hébété que c'est sa faute.

de tous les rocs circonvoisins une décharge dont l'Orateur est le point central, et vos faucibus haesit. Il n'y a moyen de fuir ni en avant, ni en arrière, ni de côté, en sorte que les trois voyageurs se décident à serrer les rangs, et marcher en bon ordre jusqu'à l'hospice qui n'est pas bien loin. Spectacle sublime que ces trois pacifiques guerriers cheminant au milieu d'une grêle de balles, qu'ils bravent ne pouvant faire mieux! Tout-à-coup la fenêtre de M. Ritter tombe; alors la terreur les disperse, et ils fuient à toutes jambes vers le refuge hospitalier, où ils entrent tous blanchis par les frémats et couverts de cocardes blanches, même aux endroits où jamais ne se voient cocardes.

Buvette céleste à l'Hospice. En particulier on découvre une marmite pleine de soupe chaude que l'on achèteroit à prix d'or. Les bonnes gens du lieu nous la cèdent de bon cœur; mais malheureusement il n'y en a pas pour 28 personnes, en sorte que plusieurs n'ont que la fumée pour tout potage.

L'Hospice est rempli de muletiers qui offrent des retours à bas prix, en sorte que plusieurs cèdent à la tentation, et font des associations chevalines. M. Fontanelli voudroit en faire aussi, mais ne peut, faute de numéraire. Ses affaires sont dans le plus grand dérangement, et le mulet fils unique a épuisé ses dernières ressources. Comment se procurera-t-il désormais du raisin? des noix? Ça fait frémir d'y penser.

Le guide reparait au départ et le moulinet recommence avec additions notables. Il se constitue le chef, l'entremetteur, le serviteur, l'ami et l'ennemi de tous les nouveaux muletiers que nous venons d'acquérir; sans compter qu'il veut qu'on soit d'accord sur tous les mulets, et que de plus il cherche partout le temple de Jupiter qu'il nous a promis. C'est une magie, dit-il, je ne le vois plus! Et plus bas dans la descente: Ah! je suis

que c'est, nous l'avons dépassé, mais tenez voici à la place. Voyez ces pierres. C'est là qu'Annibal tint conseil par rapport aux Anglais. Il y en avait douze, une pour chaque conseiller; il n'y en a plus qu'une. Yu! Combien donnez-vous à ces muletiers? Yu! Bon! le voilà qui tourne!

En effet l'on voit dans le lointain le Sieur Chardin qui trotte avec son mulet, la tête en bas; de ses deux jambes menaçant le ciel en façon télégraphique. Toujours gigantesque et aventureux, il ne paraît point trop affecté par la circonstance, et y goûte à ce qu'on croit le charme de la nouveauté, si piquant pour notre espèce. On sangle la selle, et Chardin s'élançant d'un tertre tombe sur le mulet, comme une paire de pincettes sur un câble.

La route devient de plus en plus intéressante et pittoresque, surtout depuis les Trilles où la vallée s'engouffre dans des rocs épouvantables pour s'ouvrir ensuite sur des bois riants et les belles montagnes du Val d'Aoste. Ici presque toute la Caravane est rassemblée et converse savamment sur les Auberges et l'hospitalité.

Tout à coup auprès d'une humble petite chapelle la route tourne à gauche et nous découvrons la verte vallée de Courmayeur, couronnée par le Mont blanc et les magnifiques aiguilles qui s'élèvent de ses vastes flancs. Le soleil déjà couché pour la vallée dore de ses derniers feux ces hautes cimes. Une halte est ordonnée, pour que la troupe jouisse de ce beau spectacle, et les artistes taillent leurs crayons.

L'on arrive bientôt à St. Didier, petit Eden verdoyant, encaissé entre les gigantesques parois des Alpes. Après de vains efforts pour loger chez Solibais qui ne loge plus, nous allons descendre à l'Hostel labyrinthique de la Rose.



À chaque fossé un peu propre, à chaque petit bout de verges

tout vient à point et le sommeil vient terminer cette tumultueuse scène.

Sixième Tournée

Les voyageurs se lèvent de bonne heure, ayant dès le début de la journée un appétit vorace. Aussi après avoir chargé leurs sacs ils prennent congé de l'hôte farouche, et marchent tous d'une traite jusqu'à Morges, lieu fixé pour le déjeuner. Une seule inquiétude les préoccupe mortellement. Y trouvera-t-on à manger? Les gens n'y seront-ils point de ces Huns velus qui hennissent et ruent, quand on leur parle de vouloir manger? Par un bonheur indicible nous trouvons au contraire un déjeuner immense, servi par des hôtes gracieux et obligeants.

Nous continuons ensuite à descendre la vallée charmante qui conduit à la Cité d'Aoste. Le pays est magnifique, mais la route longue, et l'on remarque chez M. Töpffer une démoralisation croissante. Après avoir longtemps combattre les théories de M. Ritter sur les sacs et les haltes, il finit par s'en approcher graduellement, et par s'y accrocher avec une opiniâtreté qui laisse bien peu d'espoir qu'il arrive jamais à Aoste. Quelques voyageurs s'imprègnent peu à peu de ses dangereuses opinions et finissent par former avec lui un corps d'arrière garde, qui, comme une montre délabrée, s'arrête à toutes les minutes. A chaque fossé un peu propre; à chaque petit bout de verger, à chaque pan de muraille donnant un peu d'ombre, ils s'étendent honteusement par terre, et une fois étendus il n'y a que la

que la nécessité qui puisse les faire relever. M. Ritter triomphe.

Mais l'honneur a bien de la peine à s'éteindre dans les cœurs bien nés. Tout à coup sortant de cet état de décadence, M. Töpffer relève fièrement la tête, s'écrie: À moi ceux qui peuvent! Je vous défie tous; et déployant une vigueur de jarrets extraordinaire, il s'élance au pas de course. Toute l'arrière garde se pique d'honneur et le suit à marches forcées; mais M. Ritter, malgré de prodigieux efforts et une lutte reprise à deux fois ne peut l'atteindre. M. Töpffer triomphe. Tous triomphant aussi, et l'arrière garde arrive triomphante à la Cité d'Aoste.

Après un complet renouvellement de toilette, les voyageurs vont visiter les antiquités du lieu. Au retour de l'arc de triomphe, on voit dans le lointain de la rue un Courrier qui pousse vers nous ventre à terre. C'est M. George: Madame Töpffer est ici!! s'écrie-t-il. Aussitôt la Société prend le pas de course au grand étonnement de la population, et se trouve en deux sauts à l'Hotel, accueillant joyeusement Madame Töpffer qui, partie de Genève trois jours auparavant avec un domestique, a franchi le Grand St. Bernard pour venir nous rejoindre dans la Cité du Lépreux.

Pendant ces événements le soleil se couche et le jour tombe. La beauté de la soirée nous engage à faire une visite mélancolique à la Tour du Lépreux. Ainsi nous marchons promenant nos regards sur ces beaux sites, si intéressants pour qui a lu les pages touchantes de M. de Moiriste. Bientôt nous avons devant nous cette tour terrible de Bramafan, voisine de la triste demeure que nous allons visiter. Ce sont des ruines dans une solitude; rien du monde d'à présent; aussi l'imagination qui a déjà pris son vol, n'a point à redescendre; l'espace et les siècles lui sont ouverts pour planer

et s'étendre.

Le cœur tout plein d'une curiosité compatissante nous approchons ensuite de la demeure du Lépreux. On nous annonce qu'elle recèle dans ce moment un de ces infortunés et aussitôt nous lui prêtons dans notre esprit les traits mélancoliques et l'âme sensible et religieuse du Lépreux de M. de Maistre. A la faible clarté du soir on croit apercevoir sa tête pâle à l'une des fenêtres de la Tour, et nous demandons avec émotion à le voir de plus près. Nous l'entendons descendre, il s'approche, il va paraître, il paraît!..... C'est un idiot qui pouffe de rire en nous voyant. L'imagination, du haut des airs tombe à plat sur le sol, et meurt sur le coup.

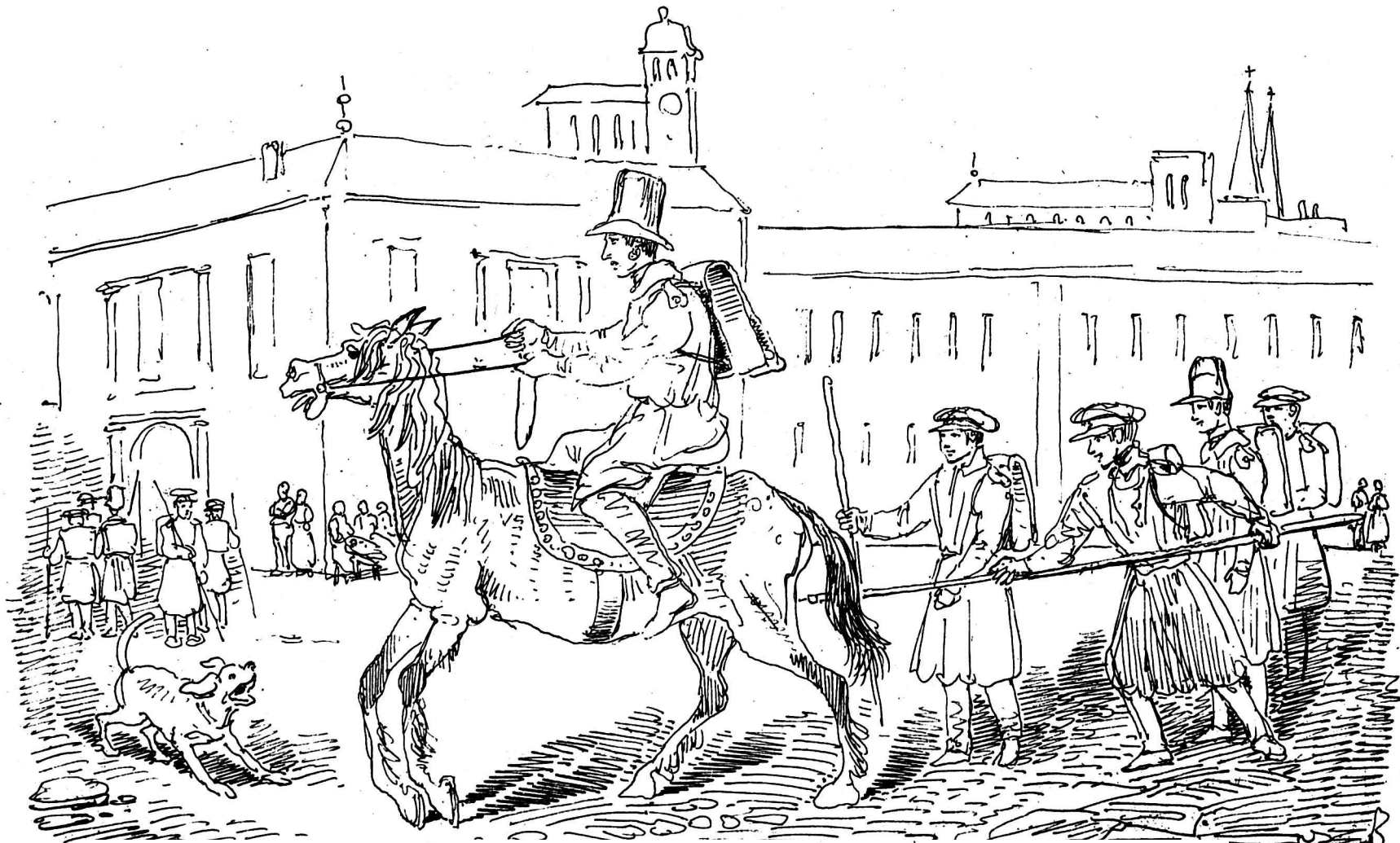
Retour à l'Hôtel où un souper exquis nous attend. Au dessert des bans multipliés sont battus en l'honneur de M^{re} Föpffer; et un excellent vin d'Asti, offert par M. Layous à la Société, vient servir à une foule de toasts dans lesquels ne sont oubliés ni les présents ni les absents. Après quoi l'on gagne les lits, larges, excellents et bien propres à nous dédommager avec le souper des infortunes de la veille.

Septième Journée

Après un bon déjeuner et les formalités de passeports, toute la Caravane gaie et en bon état s'appête à gravir les pentes escarpées du St. Bernard. Ici encore l'imagination prend les devants, se peint l'hospice solitaire, de bons pères hospitaliers, et surtout ces chiens dont l'instinct généreux excite comme les belles vertus la reconnaissance et l'admiration. Mais ici, chose bien rare pourtant, l'imagination ne sera pas trompée.

Un mulet attend M^{ad}: Töpffer, et un cheval M^r. Sayous. M^r. Ritter poussé par une velléité chevaline enfourche le coïrsier pour quelques instants et essaie quelques évolutions de haute école sur la grand'place. Il s'en suit une acclamation générale, entremêlée de rires, lorsqu'on voit le vieillard chevalin indocile aux plus hautes enseignements, n'écouter rien, et poursuivre d'un pas traînard et sans se soucier, sa rustique allure.

Il se joint à nous un de ces guides additionnels que l'on trouve toujours sur les grand'places, prêts à se rendre inutilement utiles aux étrangers. Mais le pauvre homme est manchot et nous avons tous nos deux bras; on le laisse donc s'utiliser. Cet homme est tout préoccupé des Salasses, espèce de chose qui dans son idée paraît être quelque chose qui ressemble indistinctement à quelque peuple fabuleux. Il fait à chacun des trente voyageurs la grande histoire des Salasses,



On voit le Vieillard chevalin indocile aux plus hauts enseignemens, n'écouter mie
On voit le Vieillard chevalin indocile aux plus hauts enseignemens, n'écouter mie.

dont il voit des traces partout, dans les vignes et dans les arbres, dans les pressoirs et dans les fûniers. Après quoi on le paie et on le congédie.

L'on barre ensuite le passage à une partie de beaux raisins qui descendent au marché d'Aoste, et l'on traite avec les bonnes femmes qui les portent, ce qui procure à la Caravane une vendange légitime délicieuse. Les raisins conduisent à parler de botanique, et les sommités de la science sont successivement abordées et franchies, tout en mangeant. Le Sieur Chandin pour la première fois se trouve fatigué — Mais, lui dit-on, vous étiez hier si dispos. — C'est vrai, dit Chandin, mais ce n'est pas de la veille, c'est de l'avant veille que je suis fatigué.

Arrivée à Etroubles où la végétation se rebougrit tout à fait, pour cesser bientôt à St. Remy où nous arrivons affamés selon l'antique usage. Aussitôt est commandée une Brulette où les mets de qualité détestable nous semblent néanmoins célestes. On s'arrache une omelette carbonnée. M^r. Fontanelli la pousse habilement et elle tombe sur son assiette: — Avez-vous vu! Est tombée! s'écrie-t-il aussitôt pour légitimer son larcin. Est tombée! avez-vous vu! Ce n'est pas mon faute. Et il l'absorbe. Les rires, les bans, les toasts, les larcins se succèdent sans interruption et réjouissent jusqu'aux hôtes qui viennent contempler en famille ce spectacle inusité.

Nous commençons ensuite à gravir le sentier escarpé qui conduit à l'Hospice au travers de solitudes majestueuses qui disposent les voyageurs au recueillement et à l'admiration. L'on n'entend plus que le bruit sourd d'un torrent qui roule dans le fond de la vallée, et à mesure qu'on s'élève des cimes de neige sortent de derrière le rideau que forment les aiguilles sombres qui nous entourent. Spectacle solennel auquel préteint un charme plus grand encore la pureté limpide de l'air, et ce calme imposant

des hautes Alpes. Au pied des dernières cimes nous voyons un troupeau de 60 chevaux qui paissent libres dans ces solitudes. Au bruit du cor que M. Töpffer fait entendre le troupeau dispersé se rassemble et de toutes parts accourent des cavales hennissantes qui viennent entourer leurs jeunes poulains. Ce sont les chevaux de l'Hospice.

Mais un autre plaisir nous attend. Un des chiens de l'Hospice paraît et vient accueillir amicalement notre troupe. Le bon animal donne des signes non équivoques de joie et de bonne réception; nous voulons l'emmener avec nous, mais il refuse et s'écroupît en regardant avec curiosité le bas de la montagne où l'on distingue à peine un point qui bouge. Bientôt le chien nous quitte. C'est pour aller chercher M. Fontanelli resté bien loin en arrière. Il va l'accueillir, l'accompagner, le guider vers nous, puis le quitter pour veiller sur d'autres.

Après avoir franchi une gorge étroite nous arrivons à la vue du lac, dont l'eau noirâtre réfléchit les larges murailles de l'Hospice où l'avant garde est déjà entrée. Cet immense bâtiment qui depuis des siècles abrite et reconforte le voyageur sur ce sommet inhabitable, inspire, comme les chiens, une sorte de reconnaissance, de vénération. C'est comme un corps où vit encore l'âme bienfaisante et chrétienne de Bernard de Menthon.

Bientôt franchissant le seuil de l'Hospice, nous sommes d'abord reçus par cinq énormes chiens, puis par les bons Pères qui nous introduisent dans le salon où nous trouvons bon feu et bonne société d'étrangers. La connaissance est bientôt faite, et la conversation s'établit sur les avalanches, les chiens et la vie de l'Hospice. Le Prieur, comme si pour la première fois il traitait ce sujet, qu'il traite tous les jours et à toutes les heures du jour, nous répond avec affabilité, avec agrément, sans se laisser jamais de

nos questions importunes. Car ce qui distingue particulièrement ces pères, c'est une politesse vraie, affectueuse, hospitalière; qui ne sent jamais l'affectation, et qui ne cache jamais la froideur. Ils ignorent ces formes creuses que nous autres gens de la plume nous appelons usage du monde, et où le plus habile n'est que le plus faux et le mieux masqué.

Le Prieur nous prévient que nous allons souper, et s'afflige de bien bon cœur de ce qu'une troupe de bon appétit comme la nôtre tombe sur un jour maigre. Un nombre, il nous divise en deux troupes dont l'une soupera dans la salle même avec les étrangers, et l'autre au réfectoire des Pères. Nous trouvons la maigre de l'Hospice excellent, et assaisonné de tout ce que le contentement, le plaisir et l'enthousiasme pour ces hôtes peuvent ajouter de charme à un bon repas.

Après le souper on se réunit de nouveau au salon, où la soirée se prolonge en causeries pleines d'intérêt; enfin l'on se sépare à regret pour gagner des chambres et des lits simples à la vérité, mais où l'on peut tout approfondir. Durant la nuit les cloches de l'Hospice retentissent religieusement par les airs.

Huitième Journée

M^r. Ritter se lève des premiers pour voir le lever du soleil et ne le voit point, soit que le soleil soit levé déjà depuis longtemps, soit qu'il ne le soit pas encore. Dès le matin le bon Prieur est à nos ordres, et nous fait voir diverses choses curieuses, le cabinet d'antiquités trouvées sur la Col, le cabinet d'histoire naturelle, l'église où est le beau Mausolée de Desaix. Il nous mène voir ensuite dans une autre partie du Temple une relique que l'Hospice tient du S^t Père.

Cette relique se présente aux yeux sous un aspect à la fois gracieux et triste. C'est le squelette de S^{te} Faustine; le squelette est voilé par de riches habits, mais la tête et les mains parfaitement modelés en cire, représentent une jeune et belle femme, d'une expression pleine de douceur et de mélancolie. Il y a dans ces traits charmants, dans ces beaux vêtements qui recouvrent des os inanimés, quelque chose de frappant qui retient les regards et refait notre pensée sur nous-mêmes, autres squelettes, arrivés pour quelque temps encore.

Après un excellent déjeuner, il faut enfin serrer la main de nos hôtes, et quitter ce lieu intéressant. Nous nous éloignons à regret, accompagnés des chiens qui nous quittent au bout de quelques pas. En descendant nous croisons d'immenses troupeaux qui suivent le sentier à la file, se rendant en Piémont. Au bout de quatre heures d'une route délicieuse nous entrons de plain pied dans l'Auberge de Liddes, déjà pleine du haut en bas.

La buvette finie, on trouve que les jarrets préoccupés par la digestion sont moins vigoureux. De là de nouvelles spéculations dans les mulets. Mais ici les gens sont avides et si loin des principes larges du guide à moulins, qu'à peine veulent-ils sacrifier qu'on se mette un sur leurs mulets. M. Töpffer apostrophe l'un d'eux avec véhémence, mais il en est pour ses frais de rhétorique, et ne pouvant obtenir un couple de mulet pour son sac, il finit par louer un quart de mulet. Hänzler des Goulims entreprend une affaire avec chacun des muletiers, et au bout du compte reste entre tous les mulets, les pieds par terre. M. Lucien veut un mulet trotteur, en trouve un et trotte, puis s'étant retourné il voit son muletier qui trotte d'autant, tenant son mulet par la queue.

C'est ainsi que la Caravane descend vers le Bas Vallais, partie de piétons et de cavaliers. Bientôt elle traverse une sombre galerie, atteint les lieux dévastés en 1816 par l'Inondation de la Vallée de Bagnes, et enfin débouche assez fatiguée dans la Vallée du Rhône. Il est nuit close. M. Töpffer et l'arrière garde ayant perdu le chemin vont se promener dans une mare, d'où ils sortent pour escalader un foinier, d'où ils descendent pour entrer dans un cil-de-sac, d'où ils rebroussement pour fréquenter une ruelle, d'où ils sortent pour rencontrer un retin qui les renvoie dans la route. Tous sont enfin réunis à l'Hotel de la Poste, où M. Sornatis, parti en courrier, a tout fait préparer. Il ne reste plus qu'à se mettre autour d'une table splendidement, et nul ne se dispense de cette besogne, bien qu'elle soit purement volontaire.

Donc sommeil dans de bons lits, avec perspective que le lendemain on se fera



Puis s'étant retournée, il aperçoit son muletier qui trotte d'autant. ○ -

trainer pour profiter des rubans du Vallais.

Neuvième Journée.

Pendant le déjeuner on prépare deux vastes chars-à-échelles dans lesquels s'emballa la Caravane. L'un est présidé par M. Töpffer, l'autre par M. Ritter. Les régimes politiques y sont différents. Dans le premier le principe monarchique domine et se révèle aux yeux des passans par une tenue antique et hiérarchique, le respect des formes et celui de la propriété. Dans le second fermente et bouillonne le principe démocratique qui s'affiche par un bruit éclatant, des chants à tout rompre des formes ardues, et des idées erronées sur la propriété toutes les fois que le char passe sous des noyers, des pommiers ou autres arbres portant fruit. Derrière ces deux chariots vient un petit véhicule de côté, où c'est le principe crétin qui conduit la bête chevaline. Dans les trois chars joie et poussière en quantité.

A la hauteur d'Ardon on prend terre pour visiter les forges et la fonderie, dont les directeurs de l'Etablissement nous montrent tous les détails avec la plus aimable obligeance.

Après cette halte instructive l'on s'emballa de nouveau pour Sion, dont les collines se voient dans le lointain, et l'on ne tarde pas à déballer, juste la chambre à manger de l'Hotel, où une buvette nous est servie par un garçon qui ne parle ni français, ni allemand et qui ne sait pas d'autre langue. De là immenses diffi-

= cultés à se procurer les premières nécessités de la vie, telles que pain, fromage, fro-
= mage, pain.

L'on va voir la ville qui ressemble beaucoup à un village qui ressemblerait en-
peu à un parquer d'étable, tout le séjour ou le passage des troupeaux y laisse de
boîtes journalières et incontestables. En traversant la grand' place qui ressemble
assez à une place petite, nous sommes accostés par un homme fabuleux, crétin
au sixième degré, ayant la bouche profondément empâtée, et l'habit vert, vert
de douane. Il parle français et allemand, mais tout ensemble, en façon de
mélange philologique, de sorte que la moitié de ce qu'il dit est compris des
uns, l'autre moitié par les autres, et qu'il faut à chaque phrase additionner pour
trouver la somme. Au moyen de ce procédé nous arrivons à comprendre qu'il
veut nous mener voir l'Eglise des Désivitivisites, ou Désuites, et comme il
est manchot, nous nous laissons conduire. Alors il revêt un air d'importance,
comme un Commissaire dans l'exercice de ses fonctions. Malheureusement, pré-
occupé par les devoirs de sa charge il porte la tête haute et ne s'aperçoit pas des étran-
= ges matières bovinas dans lesquelles ses pieds forment d'étranges empreintes.

Nous sommes ainsi conduits sur une esplanade où s'élève l'Eglise des Désiviti-
= visites. Notre homme nous en démontre les curiosités qui n'existent que dans
son imagination empâtée. Ce qui nous paraît le plus curieux en réalité, c'est
que le Théâtre des Désivitivisites est contigu à leur Eglise. Si du moins nous avons
bien compris notre Cicerone Biglette. Il nous conduit ensuite sur une terrasse,
d'où la vue s'étend au loin sur la vallée, et là désigne distinctement du

doigt d'une part les Aghettes, de l'autre les Masettes, et dès ce moment ne peut plus quitter les Masettes qu'il ne passe aux Aghettes, et vice versa. Serait-ce quelque chose qui ressemble aux Salasses de l'autre manchot? Nous n'avons pu le découvrir.

L'on s'embarque ensuite de nouveau, pour cotoyer la rive du Rhône, si pittoresque après Sion. Dans le fond de la vallée on voit les cîmes de la Gemmi pourprées sur un ciel d'azur et conservant un doux lèlat, quand depuis longtemps nous cheminions par le crépuscule. L'on déballe bientôt à Sierre où nous entrons dans une auberge excellente, mais pleines comme un œuf.

Heureusement plusieurs voyageurs soupent, qui vont repartir en poste. En attendant qu'ils nous laissent la place libre, nous sommes introduits dans un salon sans chaises. Aussitôt disposant nos sacs régulièrement, nous en faisons d'excellents sièges. M. Ritter s'assied sur le sien et voit se réaliser une partie des utopies qu'il a rêvées touchant le sac portatoire. Une fois assis on décide que faute d'espace pour s'étendre, on va faire des jeux d'esprit. Notre esprit pouvant jouer au large dans ce petit salon. Ainsi se prolonge la soirée jusqu'au bienheureux moment où l'on nous annonce que la table n'est plus louée. On s'y précipite, laissant là l'esprit pour la matière.

Après souper on se sépare. M. Ritter couche dans une maison voisine. Talua de se venger de la diagonale d'Annecy, il persuade à son collègue Chrysos, qu'ils ont 2 lieues à faire par un pays infesté. Chrysos change de linge, quitte sa blouse, endosse l'habit, boutonne tout, prend un fort bâton, part alarmé, et se trouve 5 minutes après fort rassuré dans un bon lit.



Les aghettes... et les masettes les masettes et les aghettes .

Dixième. Journée.

Cette journée, petite en perspective, commence par un déjeuner remarquable, c.à.d., excellent en lui-même, bien servi, et consommé dans une jolie salle longue toute parsemée de croisées par lesquelles s'introduit un doux soleil. Différence immense pour des voyageurs piétons, que de déjeuner sous l'illusion magique et dorée de ces astres, ou sous la sombre influence d'un temps couvert et d'une pluie qui bat les vitres. Après le déjeuner, M. M. Töpffer et Ritter vont visiter les boutiques de l'endroit qui se réduisent à une seule, mais fournie d'une païsse au moins de chaque espèce d'art et de chaque objet d'industrie, depuis les articles de librairie et de haute confiserie, jusqu'aux plus vils ustensiles de terre, du fromage, ou des cordons de souliers. Ces Messieurs y font beaucoup dans la partie des tabatières.

Départ. La Caravana longe encore quelque temps la rive du Rhône, puis, tournant à gauche, se dirige par les sentiers sur la vallée de Louesch, parcourant un pays délicieux, mais dangereux à cause des vignes et rochers. — M. M. Fontanelli, Lucien et autres brigandaux, rentrent dans une série de tentations auxquelles ils succombent quelquefois, et le plus souvent qu'ils peuvent. Par malheur encore, les pommiers abondent, et tellement chargés sous le poids qu'il semble que ce soit les obliger infiniment que de les soulager quelque peu. Ces Messieurs qui ont tous un excellent cœur exercent la charité tout le long de la route. Bientôt arrivés dans un verger charmant, l'on fait une

halte, et M^r. Töpffer envoie acheter deux corbeilles de pommes. Elles sont superbes, exquis, mais, ô honte! des voyageurs que nous nous garderons bien de nommer, ne craignent pas de dire qu'elles n'ont pas si bon goût que des pommes.... volées!!!

L'on s'aperçoit ici que M^r. Chandin manque. Signaux pour le rappeler. Aucun résultat. Son compatriote Runtén est avec lui. Comme il y a un abyme affreux sur notre route, il devient évident que Chandin aura spéculé par l'abyme, pour enjamber des rocs et casser des échelas. Ces conjectures sont bientôt réalisées, par ce que nous apprenons des naturels qui disent tous avoir vu un géant en bleu-se bleue, arpentant la campagne, suivi d'un mortel d'une taille plus ordinaire, qui est M^r. Runtén. On poursuit dans l'espérance qu'ils nous bientôt rejoindra.

A Varen on tourne encore à gauche pour grimper une pente mémorable. Le soleil est vif, le chemin à pic, les sacs sur le dos, la transpiration à fil, et le souffle à bout. Et cela dure, comme dans toutes les pentes que nous avons pu observer, jusqu'à ce qu'on soit arrivé au sommet. Aussi plusieurs se fondent, s'évaporent, s'annihilent, s'exclament, ou se jouchent sur les deux côtés du sentier. M^r. Ritter rêve ses utopies avec délire. Il voit des haltes devant lui, comme les Pédoniens le mirage dans le désert. M^r. Töpffer seul montre ce nerf, cette énergie qui le distinguent toujours dans les pentes ascendantes, marchant avec la régularité et le mouvement du pendule.

Au haut de cette mémorable ascension, nous perdons de vue la Vallée du Rhône, et nous avons devant nous la gorge étroite et magnifiquement pittoresque et sauvage qui conduit au pied de la Gemmi, dont les parois terminent notre horizon. Ici, à

la montée succède une descente à pic qui court en corniche oblique le long d'un rocher vertical; M. Ritter pressentant des symptômes, prend les devans, pour être seul à ses affaires et s'équilibrer plus à loisir.

On appelle Symptômes en langage de pension certains vertiges qui dans les pen-tes en corniche s'attaquent souvent au plus honnête homme du néoïde, et le contraignent d'user d'expédients pour assurer à son centre de gravité, toute la gravité nécessaire. Le plus simple est de le le laisser pendre, comme un batail de cloche; au centre d'une pyramide dont la pique et les deux jambes forment les arêtes, aussi distantes que possible. Le plus efficace dans les grandes occasions, c'est de s'asseoir par terre s'il y a place, et de crier: venez m'ôter!

En prenant ainsi les devans, M. Ritter, que l'on perd de vue, arriva à Tuden et entra droit chez le Curé qui vend vin. Le Curé lui fait boire du cru et manger d'une croûte ligaeuse et raboteuse portant le nom de pain, après quoi il lui fait payer le tout à bon prix. Ce Curé a ceci de particulier qu'il serait fâché de dire une seule phrase sans y ajouter l'interjection: Sapremocha! Arrête que ce mot sera adopté dans la Caravane pour ajouter de l'énergie au discours.

A Tuden, situé sur un affreux précipice, l'on aperçoit un grand point bleu qui s'élève de la surface de la terre. C'est Chandin qui sort de l'abyme, d'où Runtén sort aussi sur ses pas. Chandin a franchi des fleuves en évitant les ponts, escaladé des montagnes, en évitant les sentiers; il a enjambé des morraïnes et gravi des parois; aussi est-il parfaitement frais, dispos, glorieux et enthousiasmé. M. Töpffer qui lui a préparé une apostrophe vichement et sévère, entonne

son exorde ab irato, puis voyant que son éloquence ne pénètre pas seulement l'épiderme du Sieur Chandin, il termine sa harangue par un éclat de rire, et Chandin délivré enjambe un pré en trois sauts, plus une gambade.

A une lieue des bains la Caravane arrivant dans un pays de noisetiers, s'aperçoit immédiatement du parti qu'elle en peut tirer et halte comme d'un commun accord. La question de droit est soumise à M. Töpffer qui la résout favorablement, et aussitôt l'on se met à l'ouvrage. L'on voit alors le Sieur Chandin enfourcher des noisetiers tout entiers, se tenant au sommet des arbustes, comme un meunier sur son âne, tandis que la vile tourbe picore au dessous de lui. — Bientôt Chandin s'enfle, s'enfle comme un ballon, et descend ensuite complètement sphérisé par l'effet des noisettes qui remplissent sa blouse en tête, en flanc et en queue.

Arrivée aux Bains (Leuk Baden). Nous allons descendre à la Maison Blanche où un caprès a annoncé notre venue. Pour profiter du jour l'on se rend aux bains, afin d'en prendre connaissance. C'est un spectacle peu appétissant. Deux mares d'eau trouble et sulfureuse où gens de tous pays vont laver leurs infirmités tous ensemble, pour ensuite faire place à d'autres qui viennent l'après midi dans la même eau. Pourah! Et ils déjeunent ou dînent là sur de petits cabarets flottans. Pourah! Et ils recommencent tous les jours! Pourah! Ah combien c'est mieux de ne pas avoir d'infirmités! C'est l'opinion générale de la Caravane.

Nous faisons là connaissance d'une Baigneuse étrangère dont la conversa=



S'en voit alors le Sieur Chaudin enfourcher des noisetiers tout entiers.

=tion est très agréable, mais malheureusement elle est sourde, et l'on ne peut réciproquer. D'ailleurs les estomacs sont criards, et force est de se rendre à leurs cris. On court à la table. Le premier coup d'œil est bon, le second est inquiet, le troisième est alarmé, car les mets, exquis à voir, sont d'une proportion horrible à penser. Trois d'entre nous n'en auraient pas de reste. Dès ce moment c'est à qui pourra attraper le plus gros lapin; aucun n'osant employer la violence; trois on recourt à la pratique, en particulier M. M. Sango et Lucien qui, bien que favoris du sort, crèvent à tout événement: nous n'avons encore rien eu!

D'autre part M. Töpffer, vieilli dans l'expérience des Botelleries, réfléchissant à part lui, combien les mets sont bons, combien ils sont petits, et combien l'Hôtesse a une voix douce voit reconnaître les symptômes les plus affligeants pour la Bourse commune. Une longue pratique lui a appris que toutes ces choses, même chacune isolément, présagent une grande chute; il ne sait donc qu'attendre de leur réunion. La voix de l'Hôtesse, en particulier, plus douce mille fois que celle, des Tyrènes, lui va droit au cœur, pour le déchirer en y portant des présages de ruine, de banqueroute et d'écorchement. Il soupe le plus qu'il peut pour ne pas défaillir.

Mais il ne peut souper beaucoup et pourtant ne défaillir point, occupé qu'il est à refendre les pommes de terre en quatre, à couper un pigeon en vingt neuf, diviser une tourte par le segment de cercle, et à multiplier trois biscuits par des sections et supersections, qui le conduisent presque jusqu'à la molécule organique. Le tout au centre de vingt neuf assiettes mendiante, qui lui forment sous le menton comme une auréole de plats à barbe. Tout étoit absorbé, consommé, di-

= pareu, jusqu'au ~~sa~~ et à la moutarde, les convives encore affamés se livrent naïvement à la joie, crainte d'être tristes. M. Ritter chante des solos, qui amènent des refrains à tour rompre, lesquels sont suivis de bans modulés avec un art étonnant.

Entre le Commissaire pour parler mulets. Il est borné comme tous les Commissaires du pays, en sorte qu'il ne peut concevoir avec clarté que nous voulons deux mulets, l'un pour Madame Töpffer, l'autre pour les sacs. Il paraît que dans le cerveau de cet homme il n'y a pas de loges distinctes pour les idées, mais qu'elles y sont toutes mêlées comme de la bouillie dans un pot. Aussi s'embrouille-t-il dans les mulets, dans les sacs, dans les batzen et dans les rap-pas, qu'il entortille ensemble de manière à former dans sa tête un noeud que nous mettons une heure à délier.

L'on fait ensuite des emplettes de piques pour passer la Gemmi. Le marchand n'entend pas un mot autre que le haut allemand des montagnes, ce qui rend les marchés longs et pénibles. M. Fontanelli s'approche de lui.

Ah ça parlons français, nous deux, lui dit-il naïvement. L'autre le regarde plus naïvement encore en entonnant une tirade gutturale du plus bel effet.

Visite aux lits. On entend dans une chambre voisine un Genevois fictif qui lutte contre une flegme arrêtée dans son gosier. Après de longs combats on l'entend s'écrier: Ah je la tiens, la vilaine! Et il s'endort aussitôt.

Onzième Journée.

Déjeuner aussi exquis, aussi rare que le souper. À mesure que l'instant du paiement approche, la voix de l'Hôtesse s'élève encore, s'éclaircit, monte de deux octaves, et file comme la plus haute note d'un flageolet. En même temps son accent devient plus onctueux que de l'huile vierge, plus suave que le miel du mont Hyémette. Ses gestes se tempèrent en une harmonie flatteuse, le sourire le plus amical ne quitte plus ses lèvres, mais ses yeux de proie lancent des faux regards et l'on croit voir des griffes au bout de ses doigts. M. Töpffer tremble comme une timide colombe:

„ Si parva licet componere magnis. „

Tout se vérifie! Le chiffre est affreux; la bourse est prise à la gorge et impitoyablement saignée; M. Töpffer tonne... mais la Harpie accoutumée aux tempêtes, se moque du tonnerre, et ses serres ne lâchant pas prise. Nous partons donc écorchés, mutilés et secourant contre cette maison de malheur la poussière de nos souliers, qui du reste sont fort bien cirés.

Bientôt, arrivés au pied de la paroi verticale que nous allons gravir, chacun se demande comment on peut passer par là! Mais peu à peu l'on monte, et l'on découvre dans cette paroi verticale des replats, des inégalités que l'homme a mises à profit, et l'on arrive au sommet comprenant à merveille comment on a pu y arriver. Le sentier est partout large, bon, mais malheur



Ce désert africain développe chez Chardin de lointaines et vagues pensées.

à qui regarde en bas avec une tête faible, ou seulement à qui ne regarde pas bien son chemin avec une tête forte.

Un froid vif nous attend sur ce sommet décharné, où les glaciers nous serrent de toutes parts. Aussi, pour éviter d'être gelés sur place, une halte est ordonnée, et un grand bal commence sur un terrain sec et uni. La danse se compose d'un immense rond qui rappelle celui des Sauvages autour de Vendredî. Une musique vocale appropriée aux circonstances marque la mesure et soutient la cadence. La chaleur s'en suit et la route est reprise, dans la direction du lac de Daubensee (mer des daubes) dont les eaux noires se voient à l'avant.

Nous atteignons à une immense plage de sable dont les eaux se sont retirées. Ce désert africain développe aussitôt chez Chandin de lointaines et vagues pensées. Il quitte la route, tourne à gauche et s'enfonce dans le Sahara, au propre comme au figuré, selon les endroits. Alors on voit ce grand voyageur aux prises avec l'immensité, absorbant les espaces, rebrous-sant vers les solitudes, escaladant les difficultés, bravant les profondeurs, et toujours sublime, rejoignant la Caravane après ce fabuleux voyage. On veut le féliciter, mais il est déjà reparti pour enjamber le lac à son embouchure.

Plus loin, M. George rencontrant sur sa route un vieux tronc de sapin le charge sur son épaule sans qu'on puisse deviner son intention. Une demi-heure après il le lance dans le lac. Le sapin flotte dans l'eau noire, et tout paraît accompli.

Tandant que ces choses se passent l'on atteint le Châlet de Schwarzbach, où l'on en prend possession au nom de la Traine. Les uns s'établissent dans le haut du Châlet, les autres en dehors devant la porte; tous brâment après les vivras qui sont apportés, relevés, digérés. M. Töpffer profite d'une position centrale pour prendre à toutes les tables circonvoisines. D'autres soignent de très près la petite cafetière où Madame Töpffer s'abreuve, sans perdre du coin de l'œil la table où ils ont droit, tandis que leur main accroche au passage les mets où ils n'ont aucun droit. Mais ce qui surtout rend ce repas immoral, ce sont les gens d'en haut, M. George et Stannatis qui, par de faux rapports sur l'abondance dont ils jouissent dans leur céleste séjour, attirent le gros des mangeurs, et pendant ce temps font des descentes et pillent les tables d'en bas, où le gros des mangeurs ne retrouve plus rien. Encore ici nous sommes écorchés par les bons pâtres du lieu. M. Töpffer donne encore, mais sans plus de succès. L'on donne à ce pays le nom de pays aux Harpies, pour porter jusqu'à la postérité la plus reculée la mémoire de ces exactions.

Après une heure de descente le pays devient ravissant; malheureusement les fruits de sapin foisonnent à terre. Il s'en suit des attaques multipliées dont chaque pâtre tour à tour. M. Ritter déclare qu'il ne veut que des amis et la paix à tous projets. Il ne trouve que la guerre et des amis perfides qui l'attendent à chaque solitude, embusqués parmi les taillis. M. Ritter essaie alors de la fuite comme d'un baume à ses maux, mais



M. Ritter cherche des Amis et la paix. mon

ses ennemis fuyant avec lui l'abreuvent d'une pluie de projectiles. Il essaye alors de se placer sous l'abri d'un ami puissant, mais M. Töpffer trouve le métier d'abri bien rude et désabrite indignement celui qui avait vu dans sa personne un remède à ses maux. Heureusement, avec la vallée cessent les sapins; et les projectiles venant à manquer, M. Ritter retrouve la paix et des amis excellents.

A Kandersteg, on décide de pousser jusqu'à Frutigen, deux lieues plus loin, et M. Töpffer qui est démoralisé enfourche un mulet; mais bientôt, ennuyé de cette allure, il met pied à terre, et remonte d'autant dans l'échelle des étres. La route est couverte de bétail, et après avoir traversé un troupeau de deux lieues de long nous arrivons dans le beau village de Frutigen.

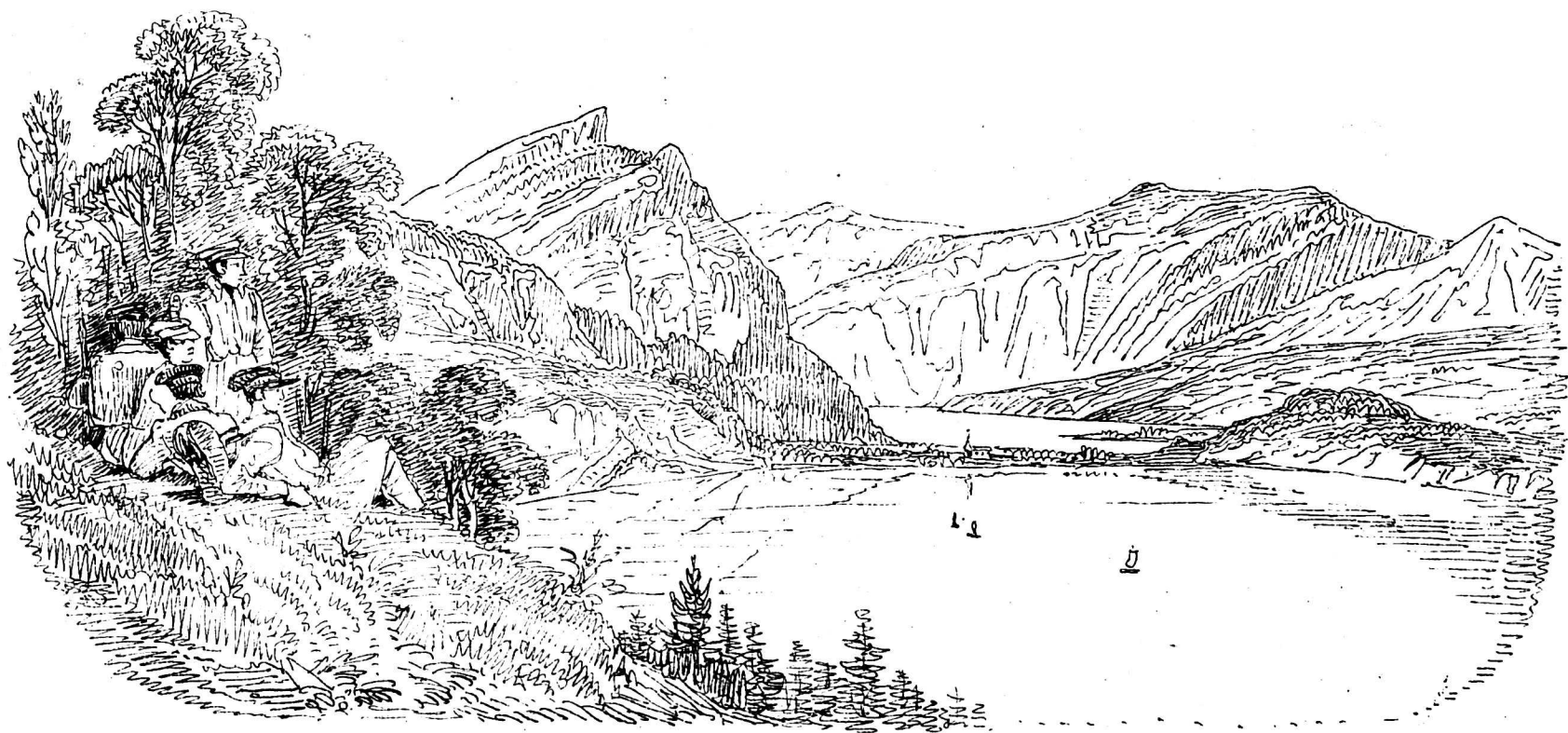
L'auberge est charmante, d'une propreté à ravir; les hôtessees prévenantes et d'un timbre vocal rassurant. Saucer immense. Des quatre points cardinaux arrivent sans cesse des plats divers ou semblables. Il y a trop; l'appétit se rassasie par les yeux. Nuis excellente. Beaucoup de bruit dans les combles.

Douzième Journée.

Départ de bon matin, pour aller déjeuner une lieue plus loin à Mullinen, où la table se dresse sur une galerie ouverte faisant face aux montagnes. En attendant les vivres, M. Töpffer envoie quérir du tabac dans la boutique du lieu. Il lui est rapporté une poudre stérutatoire d'une apparence et d'une couleur telles qu'une commission se forme spontanément pour en faire l'analyse. Selon les uns c'est de la sciure de mélèze, selon les autres c'est un schiste ferrugineux; selon les troisièmes c'est une composition bien autrement champêtre et bovine; un produit qui se récolte à la surface des pâturages aussi bien que dans les rues de Sion, un produit éminemment Suisse, national, séché au soleil, et réduit en poudre.

L'assemblée adopte ces conclusions au milieu des éclats de rire.

On sert le café. A la vue de ce liquide inconnu, dont la couleur est verdâtre et champêtre, des hypothèses de plus en plus hardies se renouvellent, et la Commission est sur le point de reprendre ses travaux pour arriver à des conclusions bovines, et admirer comment l'industrie sait tirer parti de tout, lorsque paraît de la raisinée. Les hypothèses se portent alors sur cette substance dont les propriétés sont plus connues. Quelques uns cependant qui paraissent les ignorer tout-à-fait, absorbent d'immenses croûtes chargées de cette substance purgative, en sorte qu'au prix même des convenances, on est sur le point de leur signaler leur affreuse imprudence, lorsque paraît une musique. C'est une



une halte est ordonnée, pour jouir de ce Spectacle. .

bohémienne aidée d'un enfant; ils font sur une espèce de corps sourd, une copie de bruit, avec une espèce d'objet, et l'on va passer aux hypothèses, lorsque le bruit devenant intolérable on paie pour le faire cesser, et l'on passe le sac sur le dos.

À gauche nous avons le Niesen, et la Kander, que nous descendons depuis la Gemmi. Bientôt nous quittons cette rivière et tournant sur la droite, nous gravissons une hauteur d'où l'œil plonge tout à coup sur les basquets d'Interlaken et ses lacs d'azur. Une halte est ordonnée pour jouir de ce magnifique spectacle. À peine assis, Chardin apercevant un bois solitaire du côté de l'ouest, cours au taillis, s'y enfonce, et ressort bientôt glorieux, ayant effrayé mortellement les dryades de cette forêt solitaire.

Les voyageurs suivent ensuite à la file le sentier qui conduit à travers des vergers à Leisingen vers la rive du lac, achetons sur la route force pruneaux, faute d'en bien connaître les propriétés pharmacopéutiques. À Leisingen M. Töpffer traite avec les marins de l'Endroit pour qu'ils véhiculent toute la Caravane jusqu'à Neuchâtes, ce qui évite deux heures de marche. Les marins vont chercher la grande Barcapelle, ancrée à Leisingen - les - Bains, et pendant ce temps nous nous répandons sur le port, qui n'est autre qu'un joli verger.

Ici, M. Töpffer voulant faire valoir les fonds de la Bourse commune, fait une spéculation à perte: quoiqu'on en ait pu dire dans la ténacité, Il achète un tonneau de noix, s'assied sur une pierre, et lève boutique à l'air pour un batz. Les chalands affluent, mais la plupart, et les plus avides sont



Pendant que M. Löffler a manqué sa carrière, il a roué la Sienne. m

R.T. 1899

de détestables payeurs, qui montrent les batzen et ne les livrent pas, ou profitent de l'affluence pour embrouiller les comptes et tirer leurs batzen du jeu sans y laisser les noix. De cette façon M. Töpffer reste assis sur sa pierre avec quatre batz dans la main, et son tonneau vide. Il renonce pour toujours à la carrière du commerce.

D'autre part Chandio ayant aperçu des naturels qui scient à deux bras un tronc monstrueusement gigantesque, saisit d'un coup d'œil le charme grandiose de cette opération, quitte les noix et disparaît. Au moment du départ il est retrouvé maniant à grands traits la spie géante, avec un enthousiasme et un effort de muscles qui dénotent qu'il était né scieur de long. Ainsi, pendant que M. Töpffer manque sa carrière, il a trouvé la sienne.

La Barcapaile se montre à l'horizon cinglant vers nous. L'on cherche M. Du Fay qui manque. Il paraît que ce voyageur absorbé dans des méditations transcendantes a dépassé Einsingen et longe à pied la circonférence du lac dont nous allons mesurer le rayon. Force signaux lui sont faits, mais inutilement. Les signaux manquent en général dans les occasions où ils sembleraient à quelque chose. L'esquif quitte la rive et l'on espère retrouver le camarade à l'auberge, où son instinct ne peut manquer de le conclure.

La navigation est heureuse, mais un peu grillée par un soleil ruf. Les boussoles marquent midi, et montrent le nord dans notre poche. Mais tandis que le soleil nous cuit le crâne à la coque, nos yeux du moins se reposent sur une rive ombragée, d'où s'élancent des trunks vigoureux reculant.

sous leurs rameaux une fraîcheur vraiment délicieuse..... pour M. Du Fay.

Au bout de trois quarts d'heure la Barcapaile touche au port, et nous défilons sur la place de Neuhaus, lieu infesté de bateliers, de voituriers, de bateaux et de véhicules, dont les formes modernes et les couleurs fausses et brillantes jurent avec l'aspect harmonieux de la campagne. Les étrangers ont gâté ces lieux aussi bien qu'ils en ont corrompu les habitants. Interlaken, antique rive, séjour agreste et tranquille, est devenu un grand Café dans une grande promenade. Les arbres y sont beaux et la vue magnifique, mais on y lit la gazette, et l'on y prend des glaces. Oh le beau noyer! mais un valet en livrée y cire des bottes sous l'ombrage. Oh le superbe lointain! mais, sur le premier plan, c'est Milord qui lorgne dans le Galignani's Messenger les nouvelles de la Bourse et les commérages de Londres.

Tout en cheminant vers Unterseen, M. Ritter sonde l'esprit public dans la personne d'un naturel obtus. Car c'est un autre malheur des temps, que là aussi, en face d'une nature si belle, l'homme des champs, l'homme des montagnes, ergote politique, et argumente sur les droits imprescriptibles. La vague des trois journées est venue jusqu'à ces montagnes; mais au lieu de s'y briser, elle les a couvertes jusqu'au sommet. Dans ces gorges sauvages, près de ces cîmes qui touchent au ciel, il y a..... oui, il y a des mortels qui maintenant lisent l'Helvétie et la gazette de Berne, tout en gardant leurs troupeaux. Ah que ne suis-je pâtre, j'emploierois mieux mon temps.

Du reste, pour faire comme les autres; à peine arrivés, nous faisons tous



Les étrangers ont gâté ces beaux lieux... etc... etc.

toilette, et nous allons en Gentleman parcourir l'avenue d'Interlaken, au milieu des Milords et des Barons. Nous avons conquis le droit d'y trouver du plaisir, car depuis douze jours, cheminant par monts et par vaux, sur nos pieds, un moment de toilette, et une promenade fashionable, sont pour nous une récréation aussi nouvelle que piquante. Variété, liberté, sensations agréables les unes par les autres, c'est le propre des voyages à pied. Le plaisir s'y achète, mais à bon compte, car il est infini.

Après une soirée charmante, l'on se réunit autour d'une table bien servie dont l'appétit, la gaieté et des hôtes obéissants font les honneurs à merveille.

Treizième Journée.

Après le déjeuner on procède à diverses emplettes, l'on fréquente l'avenue, on l'on s'occupe de la grande Gewaschenteit qui doit avoir lieu pendant notre absence. Des boisseaux de bas, de chemises, pantalons et guêtres sont apostillés, numérotés, classés, chiffrés en partie double et confiés à une Gewaschenteifrau, qui doit les baigner dans l'Aar et nous les rendre blancs comme neige à notre prochain retour des Alpes Bernoises.

Durant ce temps deux esquifs sont préparés, qui nous attendent pour nous transporter à Porrentruy. L'on s'y emballa et aussitôt des régimes politiques, tout semblables à ceux déjà décrits s'établissent dans chaque bateau. Par un hasard

qui semble miraculeux le pilote du bateau monarchique se trouve être un batelier du ton le plus antique et hiérarchique. Cet homme flûte son langage, et adoucit les a en è; il parle en cadence, et prononce précieusement.

Il va sans dire qu'une navigation sur le lac de Brienz par un beau temps, offre les plus charmants aspects. En face, les cimes boisées du Brünig; à droite, le Giesbach qui tombe comme une nappe d'argent dans l'eau sombre du lac; à gauche, une rive pittoresque et variée dont on suit tous les contours, et où les chaumières cachées sous les arbres au fond des petites anes, semblent des nids cachés dans la plus jolie coin d'un hêtre touffu.

La barque démocratique, malgré beaucoup d'efforts, ne peut atteindre la barque monarchique; soit que l'action de tous n'ait pas la même vigueur que l'action d'un seul; soit que le corps social y soit moins bon marcheur, quoique plus remuant; soit que les finances y soient délabrées; soit enfin que leurs bateliers velus n'aient pas l'aplomb et le nerf de notre batelier paillard. Aussi la trirème royale touche la première aux rives de Brienz, et tout l'équipage saute triomphant sur le sable.

L'on s'arrête à Brienz pour acheter des ouvrages en bois. Le garçon de l'auberge étale sa marchandise, et chacun se pourvoit d'un cadeau pour les amis absents. Au paiement, M. Ritter surprend chez le garçon un agiotage effréné relativement à la réduction des francs en batz et des batz en francs. M. Ritter le laisse établir à loisir son double tarif, puis survenant comme la foudre dans un poulaillet, il force l'agiateur à souf-

= fixer son propre tarif à son désavantage. Oh, quelle drôle de mine que celle d'un agiotier penaud et consterné!

De là nous passons dans l'atelier de Fischer, l'un des principaux fabricants de ces ouvrages en bois que l'opinion, qui est bien la plus contée des vieilles femmes, attribue à l'industrie des pères des montagnes. Bonne vieille qui vous figurez des pères cisant des arabesques à la pointe du couteau, à l'ombre des sapins, entrez avec nous chez Fischer; vous y verrez des ciseaux, des tours, des ciseaux; point de sapins, et les modèles venus de Paris, rue St. Honoré. Et puis allez après cela conter vos balivernes..... oui; allez, car il en faut; c'est de quoi se nourrir les hommes, et les touristes en particulier. Un bon touriste croit, et a besoin de croire à toutes ces merveilles. Celles que la Suisse lui offre à chaque pas, il ne les voit pas; mais celles qu'on lui conte et qu'il ne voit pas, il les croit, et elles le soutiennent dans ses fatigues.

En attendant Messieurs Töpffer et Ritter font à Fischer une commande de dix tabatières en bois du pays, à la façon écossaise. (En Écosse tous les pères font des tabatières, au lieu de garder leurs moutons). Cet achat extraordinaire nécessitant des déboursements extraordinaires, M. Ritter fait là sa grande lettre de change normale, laquelle s'élève à sept francs cinquante centimes, payable à trente jours de date.

Et justement au sortir de chez Fischer nous tombons sur un Touriste. Il est épuisé, comme tous les touristes, suant et stupéfié par une fatigue



Et justement au sortir de chez Fischer, nous tombons sur un Touriste.

mécanique, et néanmoins faisant des pas de deux mètres, afin d'accomplir sa tâche. Un bon touriste, de l'espèce anglaise, se donne une tâche de cinquante milles par jour, et marche, farouche, jusqu'à ce qu'elle soit achevée. Il charge son guide de lourdes valises et le fait suivre, sans lui donner le temps de boire aux sources. Du reste il ne parle pas, ne salue pas, mange à part, jure en Anglais, et jouit à sa manière. Le guide de celui-ci, fatigué pour-être, reste en arrière, et contracte trébuchant et à voix basse l'engagement de nous rejoindre pour nous guider nous autres touristes qui faisons cinquante milles en trois jours. Il quitte son homme à Brientz et nous rejoint en effet. Son langage unique est le haut allemand, c. a. d. l'allemand des hautes montagnes, que M. Ritter notre truchement traduit en bas allemand, pour nous le traduire ensuite en français, d'où il est retraduit en grec, en anglais, en Italien pour ceux qui n'entendent pas bien le français. La toute forme une conversation des plus animées, pendant laquelle on s'enfonce dans la belle vallée de May-singen, toute remplie de cascades magnifiques, qui sont toutes à un, fâché d'eau, comme dit le guide. Et il est certain qu'une cascade dans eau est bien peu de chose.

Diverses spéculations sont entreprises au travers des pâturages qui bordent la route. Plusieurs voyageurs arrivent ainsi dans des marécages où l'eau gazouille sous leurs pieds; d'autres armés de piques ferrées les vibrent contre les Chalets à la façon des athlètes grecs; Quelques uns des débris d'une

plouche qu'ils lui lancent contre inquiètent M. Ritter, qui se remet à chercher des amis et la paix; enfin une troupe sous la conduite de M. Töpffer va se perdre dans les broussailles, d'où elle s'embourbe dans un torrent, d'où elle s'égare dans des roseaux, d'où elle attrappe un pont par lequel elle rejoint la route, ayant spéculé à faux.

Arrivée à Meyringen où nous trouvons une auberge admirable. Le guide nous y établit et fait les honneurs en haut allemand, guidant aux tables gratuitement. Introduits dans la salle à manger, nous y assistons avec une attente pleine de charmes aux apprêts d'un splendide repas. Une famille d'étrangers est déjà occupée à souper, et nos yeux de convitise accompagnent chacun des excellents morceaux qui portent à leur bouche ces bienheureux convives. L'un d'eux plie sa serviette, range sa chaise, prend congé, part, et on le croit endormi depuis longtemps, lorsqu'il reparait, replace sa chaise, redéploie sa serviette et remange.

Souper admirable, déclaré plus tard le meilleur de tout le voyage. Meyringen vit dans nos cœurs!

Quatorzième Tournée.

Départ de bon matin pour franchir la Grande Schidegg. Arrivés sur le premier plateau nous allons visiter la fameuse Cascade de Reichenbach, dont nous entendons de loin le sourd retentissement. On n'aborde point cette merveille sans détriment pour la bourse. D'abord ce sont des pâtres-marchands, ou des marchands-pâtres qui nous barrent le passage avec une boutique d'objets en bois. Ensuite on met le pied sur un pré dont le propriétaire exige une rétribution volontaire que l'on paie contre son gré. Enfin on arrive, c'est encore une boutique desservie par un garçon agioteur. Après cela on peut regarder la Cascade, mais ce n'est plus qu'un ruisseau souillé par les Harpies.

La route est reprise et nous ne tardons pas à arriver dans la vallée supérieure dominée par les prés sublimes des Alpes Bernaises. Ce n'est pas si grand, mais c'est presque plus hardi, plus imposant que les sites de Chamouni. A Rosenlauw, nous prenons des guides pour aller visiter le Glacier du lieu et les abîmes crevassés qui sont auprès. Rien de plus sauvage que ce lieu. Rien de plus effrayant qu'une étroite crevasse entre deux rochers, crevasse dont l'œil si bas qu'il plonge ne peut mesurer l'horrible profondeur. Mais là aussi sont des Harpies qui y jettent pour de l'argent des pierres que tout le monde peut y jeter gratis aussi pertinemment.



après cela, on peut regarder la Cascade, mais ce n'est plus qu'un mets souillé par les Starpies. a

qui'elles-mêmes.

Après retour de cette expédition l'on aperçoit M. M. Sayous et Ritter aux prises avec une autre harpie. Ils ont eu le malheur de s'approcher de quelque cascade qu'on entend par là et aussitôt un guide est sorti de terre pour les y conduire quand ils y touchent déjà. L'apparition de ce guide les fait rebrousser, mais honteusement, avec dissimulation, voulant éluder, sans en avoir l'air. Le guide gracieux, la voix douce et flûtée, les convie affablement, montrant l'eau du bout de sa griffe; et eux gracieusement et sans disconvenir, ni refuser, ni accepter, rebroussent affablement jusqu'à un angle, où ils tournent court; et une fois hors de vue reprennent toute leur dignité morale.

La faim étant déjà forte on envoie à l'auberge de ce lieu pour acheter du pain qu'on se réjouit de tremper dans la sauce, je veux dire dans la crème, aux chalets qui sont plus hauts. Mais l'hôte, qui a la voix douce n'a garde de nous en vendre. Il veut bien nous donner un dîner, à condition de nous écorcher vifs ensuite. Il est déclaré d'une commune voix le dernier des hôtes, et classé parmi les harpies de l'espèce la plus rapace; cousin germain de Celano, plus dur, plus lachre que sa Cousine.

L'on part en narguant cet autre d'animasse malfeasans avec l'espérance de trouver dans les chalets des êtres plus hospitaliers. En effet nous trouvons plus loin de bons pâtres, hospitaliers autant qu'il est possible, mais ils n'ont ni pain, ni vin, ni eau. A la fin on trouve une gamelle de crème fraîche et aussitôt toute la Caravane s'en barbouille le gosier et le visage, faisant culte.



L'apparition de ce guide les fait rebrousser....

= l'ère de tout ce qui lui tombe sous la main. Les estomacs cessent pour quelques instans d'aboyer, et l'on s'occupe de regarder les avalanches qui sont invisibles. Quelques craquemens se font entendre, mais le temps, assez frais, enchaîne les glaces aux sommets. Après une longue promenade, nous atteignons celle de la grande Scheidegg, d'où nos yeux plongent sur les prelues de Grindelwald, dominées par les pics voisins de la Jungfrau, la petite Scheidegg et le Faulhorn que nous avons sur la droite.

Une halte est ordonnée, et l'on fait apporter des vivres de l'espèce d'auberge établie placée sur ce sommet. Les vivres sont apportés et dévorés, sans être pesés et reconnus malheureusement, car au moment de payer nous apprenons avec étonnement que nous avons consommé 11 livres et demie de fromage, et je ne sais combien de boisseaux de pain. M. Töpffer cette fois se fâche, s'emporte, menace du magistrat. M. Töpffer s'oublie, ou parle par figures. Le magistrat! Ils s'en moquent bien, la haut sur leur roc.

Sur ces entrefaites arrive une longue file de Touristes à mulets, Dames, Demoiselles, Papa, grand papa, nourrice, femme de chambre et valets. Ils sont éreintés, plus encore que leurs mulets, ennuyés, pleins d'humeur et d'impatience, étonnés surtout de se trouver là sans savoir pourquoi, ni quoi diable on y vient voir. Pendant qu'ils défilent sur le revers nous calculons que leur partie de plaisir, rien que pour cette journée leur coûte près de deux cents francs. Pour deux cents francs nous autres vingt huit, nous



Étonnés surtout de se trouver là, sans savoir pourquoi, ni quoi diable on y vient voir.

vivons, rions et mangeons pendant deux jours.

Après une bataille à la neige, nous prenons aussi le revers de la Scheidegg, et la nuit nous surprend à moitié chemin. Alors commence une marche nocturne à travers prés, clôtures, terrains, et petites harpies qui chantent par ci par là en tendant la main. C'est l'industrie du pays. Pauvre Suisse! comme ils t'ont faite! Une grande scandi-
=ante, mal peignée et les pieds sales.

Une lumière paraît enfin qui grossit, grossit; c'est toute une galerie illuminée, où l'avant-garde nous attend les pieds sous la table. Au bruit de notre venue, elle fait entendre des heures joyeux, et nous sommes bientôt tous réunis à l'Auberge.

Quinzième Journée.

Ce jour-ci l'on se lève aux lumières parce qu'il fait encore nuit. Après une toilette précipitée et divers arrangements relatifs aux sacs et aux vivres, nous partons sous la conduite de notre même guide, lequel se distingue de tous les guides connus en ce qu'il se tient toujours à la queue de la colonne.

Dès le commencement de la montée, et bien que le jour commence seulement à poindre, nous trouvons toutes les harpies levées et à leur poste. Ce sont de petits lutteurs qui luttent fictivement à l'helvétienne, sur l'herbe mouillée; ce sont des petites filles qui tyrolisent du gosier; ce sont encore des naturels qui mendent l'achat d'un pigeon; ce sont enfin d'autres qui mendent tout simplement. Nous prenons la parti de dissimuler, et



Nous trouvons toutes les Harpies levées, et à leur poste.

traversons tous ces spectacles divers sans paraître le moins du monde, dans notre candide innocence, en deviner l'intention.

Nos guides nous montrent des chamois accroupis sur les premières glaces du Vetterhorn, cette vue les préoccupe entièrement. Les gens de ces montagnes, sans carabine à la vue d'un chamois, sont aussi malheureux que M. Töpffer quand il a laissé sa tabatière à l'auberge. Du reste nos yeux de plaine aperçoivent quelques points noirs, mais rien de plus, et nous croyons sur parole.

A mesure que nous nous élevons sur la petite Scheidegg, nous découvrons de nouvelles cimes et enfin celle de la Jungfrau qui domine toutes les autres. Toutes les glaces sont encore dans l'ombre, quelques rayons de soleil commençant seulement à atteindre le sommet des arêtes, d'où s'échappe une vapeur argentine qui se perd dans un ^{ciel} de l'azur le plus sombre. Autour de nous plus de végétation, et pour tous habitants quelques vaches qui se lèvent pour paître au soleil du matin. Bientôt nous sommes au sommet.

Avant de déballer les vivres on s'assied en face de la Jungfrau. Un petit homme difforme offre de tirer des coups de canon à quatre batz le coup; on accepte et nous entendons à trois reprises mugir l'écho de ces montagnes. Mais le petit homme prend un air si coniquement important, et a tellement l'air de croire qu'il dispose en souverain de ce retentissant tonnerre, qu'un éclat de rire général nous empêche d'entendre le reste. Nous en pardons au moins pour deux batz, en sorte qu'on est obligé de renouveler à plusieurs reprises, au grand contentement du petit Tüpin.

L'on entre ensuite au Chalet où les vivres sont déballés, et avalés aussitôt, en même temps que de pleins baquets d'une crème épaisse et glacée. Après quoi l'on va s'établir



Mais le petit homme prend un air si comiquement important.

plus loin en face des avalanches qui ne doivent pas tarder à avoir lieu. Comme elles se font attendre on décide de coucher ce soir à Lauterbrunn, au lieu d'aller jusqu'à Unterseen ^{qu'on} l'avait projeté, et d'attendre jusqu'à ce qu'une avalanche s'en suive. Ceux qui ne sont pas amateurs ont permission de descendre dès à présent sur Lauterbrunnien.

Il est une heure. Le soleil reluit sur toutes les plages de glace, qui, sur le bord des rocs, paraissent diaphanes. Au milieu d'un profond silence un craquement se fait entendre. Regardez! C'est dans cette gorge! s'écrie-t-on. Une nuée d'argent s'élève dans les airs, et de dessous s'écoule, avec un bruit majestueux, une immense nappe de glaces qui descendent lentement, se brisant de rocs en rocs, et arrivant en poussière au fond de l'abyme où plongent nos regards. L'enthousiasme est au comble, et l'on se félicite mutuellement d'avoir su attendre ce spectacle vraiment sublime. Pendant ce temps le craquement se fait entendre. Sur un autre point, et durant une demi heure nos yeux se promènent d'une avalanche à l'autre. Lorsqu'elles ont cessé tout à fait, nous prenons gaiement la route de Lauterbrunn; route admirable, le plus beau revers de montagne, la plus magnifique vue peut-être, qui se rencontre dans toutes les Alpes.

Les harpies ne sont pas encore couchées. Nous en traversons une thyrienne. Harpies à poires, harpies à lait, harpies à chant, harpies à fleurs, harpies à pignons, harpies à regard incendiant, et cent autres espèces. Enfin nous atteignons l'auberge, tenue par une espèce de baillif gentilhomme, connu pour Juif dans son état.

Avant le souper, visite au Staubbach, cascade haute tant qu'on veut, mais large moins qu'on ne voudrait. Il sort des guides de terre pour nous y conduire; Retour vers le souper, par une soirée délicieuse et poétique. Mais voilà que nous tou-

bons sur un commis voyageur endimanché, qui fredonne un couplet, tout en fumant un cigare, de l'air le plus sottement capable. La poésie s'en va et l'on hâte le pas vers la soupe.

Repas modique, rare, économique et cher. Un bon et cher aussi.

Seizième Tournée

Il est dimanche. De grand matin nous quittons Lauterbrunn. Le commis-voyageur fredonne déjà dans la partie des vaudevilles, ce qui ne vaut pas le chant des oiseaux. Bientôt il monte à cheval, ses échantillons en croupe, et part en chevauchant sans crier gare. Toute la troupe se range pour faire place au Prince Calicot.

Nous croisons des troupeaux et une foule de paysans dont la tenue propre et confortable fait plaisir à voir. Bientôt nous dépassons les ruines pittoresques d'Unspunnen, et après avoir circulé sous les rochers d'Interlaken nous arrivons à Unterseen, demandant à grands cris la Gewaschenteifrau, qui arrive effarée et montre du doigt le linge qu'elle a gewaschené dans l'eau bleue de l'Aare. Chacun saisit son lopin sans consulter le grand livre, ce qui amène les plus déplorables qui-pro-quo en fait de chemises et de paires de bas.

M. Töpffer offre ici à la troupe sa buvette royale, annoncée dès longtemps, consommée en un moment. Après quoi l'on va parcourir l'avenue et visiter quelques

boutiques pour y compléter des achats de présens. Vers midi l'on reprend la route de Neuhaus pour y fréter des bâtimens qui nous puissent véhiculer à Thorne ce même jour.

Le vent est assez fort, ensorte que M. Töpffer entre dans une série de mauvais momens, qui lui font blanchir la langue. M. Töpffer est le marin le plus prudent du siècle. En fait de bon vent il n'aime que le calme plat, et d'une rive à l'autre fait toujours une ou deux fièvres bilieuses. Sa devise maritime est connue, c'est celle de Danrgo; Heureux ceux qui plantent choux; ils ont un pied en terre, l'autre n'en est pas loin!

Pendant que l'on consulte les bateliers qui sont de temps immémorial d'opinion que le tems est bon pour s'embarquer, le vent baisse; M. Töpffer se décide alors à mettre tous les oeufs dans deux paniers, deux esquifs, veux-je dire, et l'on quitte la plage. Nous cinglons vers le promontoire du Nes et, après l'avoir doublé, nous continuons à longer de près la rive droite de ce charmant lac. M. Ritter absorbé en contemplation cherche partout le Finsterarhorn, et paraît bien malheureux de ne pas apercevoir la tête chenue de ce vieil ami. Après une navigation délicieuse, nous entrons dans l'Alara, et bientôt les deux esquifs vomissent, (si je puis m'exprimer ainsi,) leur cargaison dans l'hôtel du Freyhoff, qui en est tout inondé.

Hôtel cher à nos coeurs, que celui là! Hôte aimable et du meilleur ton. Souper digne des beaux jours de Meyringen; puis, au dessert, M. Ritter fait apporter deux magnifiques bols de Bischoff. Et ce spectacle la gaité qui n'a pas bronché, se relève encore; les ris, les bairs, les toasts se succèdent sans interruption, et l'on gage



Heureux ceux qui plantent choux : ils ont un pied en terre, l'autre n'en est pas loin.

les lits vers onze heures.

» Heureux ceux qui plantent choux. Ils ont un pied en terre, et l'autre n'en est pas loin!

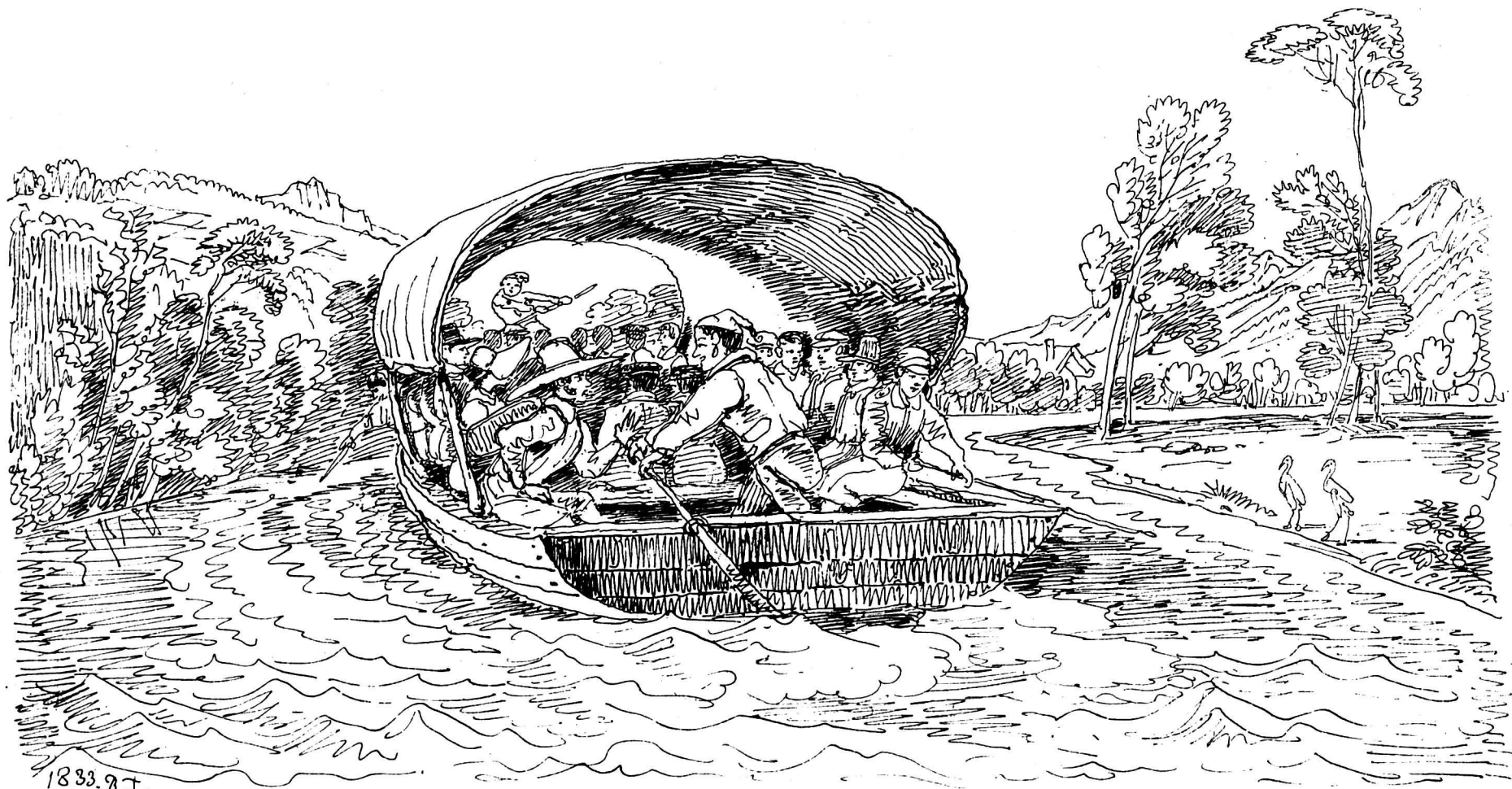
Dix-septième Journée.

» Heureux ceux qui - - - - - Et cependant M. Töpffer, ce marin d'eau douce et colombe, s'est laissé persuader de faire véhiculer ^{par eau} sa cargaison de Thonnoir à Bern! Quand vient le moment de l'embarcation, M. Töpffer ne s'en croit pas lui-même! Il entre dans le navire, et le voilà flottant sur l'eau courante avec tous ses oeufs dans un panier.

A la vue du rivage qui fuit avec la rapidité d'une flèche, les voyageurs sont remplis de joie, tandis que la langue royale blanchit à vue d'oeil. M. Ritter est toujours inquiet, préoccupé, les yeux fixés sur l'horizon. Puis tout à coup, avec l'accent de la plus profonde exclamation: Ah!!! voilà le Finsterarhorn!!!

En ce moment le bateau touche, et poussé par le courant, broye des graviers retentissants, sans ralentir sa marche. M. Töpffer devient bleu. Plusieurs deviennent blancs, quelques uns jaunes. - - - - - Un silence sinistre règne dans la barque. - - - - -

Au moment où on commence déjà à s'accoutumer à raper le fond, le bateau atteint les eaux profondes et flotte sans obstacles: Heureux ceux qui, etc, etc, s'écrie tout d'une haleine M. Töpffer qui a retenu son souffle dès le



1833. RT.

Et le voilà flottant sur l'eau courante, avec tous ses oeufs dans un panier.

commencement de cette scène. Et il prend des résolutions intérieures qui ne le conduisent à rien moins qu'à longer à pied le pourtour de l'Océan quand il fera son voyage autour du monde.

Avec la sécurité reviennent les jeux de la paix. On se livre à des facéties arithmétiques, à la façon de Pythagore. M. Ritter invente des jeux sublimes, mais compliqués. M. Töpffer en invente de sublimes aussi, mais simples: Goulmar, pensez un nombre — C'est fait — doublez-le — voilà — Prenez le quart — Je l'ai — Ajoutez deux — Bon — multipliez par six — Attendez. C'est fait — Retranchez dix — J'ai retranché — Il vous reste un nombre — Oui — Eh bien gardez-le. Et pendant que ces choses se passent on arrive à Berne; M. Töpffer saute sur la rive, en entonnant son hymne: Heureux, etc.

L'on gravit le grand escalier qui monte sur la promenade, et d'un saut l'on est à l'Abbaye des Gentils-hommes, où l'on ne veut pas nous recevoir, tous gentils-hommes que nous sommes. D'un saut l'on passe à la Couronne, où nous sommes accueillis, hébergés, soignés au mieux. Toilette générale, visite aux Ours, au Musée, à la Cathédrale, à l'exposition et aux boutiques.

Enfin le souper réunit tout le monde et se termine par un bol de punch offert par Madame Töpffer à la Caravane.

Heureux ceux qui - - - - - etc.



M. Töpffer - fait son voyage autour Du monde.

Dix-huitième Journée

Avant le jour on part par la route de Frybourg, avec une voiture de secours, pour aller déjeuner à Gummimen. A mesure que l'on approche de Genève, et en particulier de la classe, quelques nuages viennent se mêler à l'habituelle sérénité de l'esprit. Au lieu de se peindre un avenir de montagnes, d'auberges, d'aventures, de plaisirs, l'imagination se figure un avenir de pupitres, de grammaires, de leçons et autres ingrédients plus renommés sous le rapport de l'utilité que sous celui de l'agrément. Le voyage est considéré comme terminé avant de l'être, et bien que l'on chemine contre la classe, on est bien aise d'arriver.

La voiture de secours traînée par deux ardelles transparentes a beaucoup de peine à nous suivre, bien que, en réciprocité de secours, on ne se tienne pas dedans crainte de la charger. Néanmoins on finit par atteindre Gummimen, où une partie de quilles (de boulets selon Champollion) précède un déjeuner laitier.

La route est reprise par un pays solitaire, fertile en pommiers; au grand déplaisir de M. M. Töpffer et Ritter qui, attaqués à coups de pommes, sont dans le cas de fuir à toutes jambes plutôt que de fatiguer inutilement leur courage dont ils peuvent avoir besoin plus tard.

En entrant à Frybourg, nous voyons les constructions commencées pour établir ce pont qui doit joindre une montagne à l'autre: ce sera une merveille de plus pour les Touristes, et pour tout le monde une chose bien curieuse. Un hon-



La Voiture de Secours.....

= nôtre voiturier nous accoste et nous faisons accord avec lui pour le lendemain. Mais il ne peut prendre que la moitié de la troupe, ce qui nous conduit à avoir affaire avec un voiturier madré, beaucoup moins honnête, nommé Muller, qui emballera le reste dans un grand char à Jésuites.

L'hôtel de Frybourg sent le fromage du bas en haut et du haut en bas, ce qui n'est point étonnant dans le pays de Gruyères. A cela près nous y sommes bien et y dormons à merveille.

Dix-neuvième Journée

Départ nocturne dans les deux chars, dont l'un est connu sous le nom de Char de famille; l'autre, char aux Jésuites. Le régime monarchique s'établit dans ce dernier, tandis que le régime démocratique chante dans l'autre.

Vers le milieu du jour, Baromètre le Charlatan, qui nous la garde bonne, annonce sur nos têtes tous les nuages de la Suisse. Puis il nous laisse trahisonnellement sortir de Moudon, et une fois engagés dans la route, nous inonde d'une pluie à flots. L'on construit des auvents mécaniques qui n'ont aucun succès. Alors faute de pouvoir faire mieux on passe sous les gouttes et l'on arrive à Lausanne dans l'hôtel fumeux, labyrinthique, ligneux, confus d'Angleterre.



Barometre le Charlatan, nous laisse trahissement sortir de Moudon

Vingtième et dernière Journée.

Temps radieux. Vers neuf heures on descend à Ouchy, accompagnés de M. Grenier que nous devons laisser à Lausanne. Bientôt après avoir pris congé de ce camarade, nous sommes sur le Winkelried, voguant vers le toit pensionnal, d'où nous sommes partis vingt jours auparavant pour faire un voyage aussi heureux qu'agréable.

Arrivée à la Pension. Souper mitoyen. Lits bons. Classe affreuse.

Fin





Minerve, sous la figure de Mentor, reconduit Télémaque en classe, au retour de ses voyages.



